

GENÈVE LETTRES

Organe de la Société genevoise des écrivains

SOMMAIRE

N° 3

Editorial. Vivre sous un toit 1

POUR LE DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS

Jean-René BORY. Bienvenue à la Société genevoise des écrivains . . . 3

Eugène NUSSBAUM. Qu'est-ce que la Société des Arts ? 5

Gabriel MÜTZENBERG. La Société des Arts et la réforme de l'édu-
cation 9

Jean-Daniel CANDAU. Notes pour servir à l'historiographie de la
Société des Arts 13

Daniel ANET. Le souvenir d'Albert Rheinwald 16

* * *

Anton Lökkös. Le casque des archanges 21

Henry Babel. In memoriam Jacques AESCHLIMANN 27

Le prix 1975 à Jean VUILLEUMIER 28

Ingrid M. BOGNER. Quatre écrivains romands à Zurich 28

Gracchus. Montée des périls 29

C'est à n'y pas ... Coire ! 30

Les écrivains de la SGE écrivent 31

Nouveaux membres 36

Printemps 1976

Prix: 5 francs

4 numéros: 16 francs

VIVRE SOUS UN TOIT

Désormais, c'est notre privilège; et notre toit, celui du palais de l'Athénée. L'accord s'est fait après d'aimables pourparlers avec la Société des Arts. En l'année de son bicentenaire, elle accueille dans sa maison les écrivains dont naguère les aînés furent déjà des hôtes agréés. En effet, on lit ceci dans le registre des procès-verbaux, à la date du 28 octobre 1904:

« La Société des Arts accueille favorablement et autorise la création de la section des lettres de la Classe des Beaux-Arts. En ce qui concerne la « Voile latine », publiée sous les auspices de la section, il est entendu que la Société des Arts, de même que la Classe des Beaux-Arts, est étrangère à sa rédaction et n'assume en rien la responsabilité de son contenu. »

Le premier cahier de la « Voile latine » paraît déjà en octobre 1904 — on voit que tout avait été bien concerté ! Il réunit des écrivains de divers ordres dont les noms illustrent une des belles et fécondes périodes littéraires — disons mieux: intellectuelles et spirituelles — de notre cité. La culture qu'ils ont produite, c'est bien celle dont nous venons; en nous y opposant parfois, sans jamais la renier, ce qui est la fidélité vivante et la vraie tradition.

On ne peut ici qu'en nommer quelques-uns: Gonzague de Reynold, Henry Spiess, C.-F. Ramuz (qui fait une féroce critique de la VIII^e exposition nationale suisse des beaux-arts, où il éreinte Hodler !), Alexandre et Charles-Albert Cingria, Daniel Baud-Bovy, Robert de Traz, Jacques Chenevière, François Fosca, Marguerite Burnat-Provins, René Morax, François Franzoni, Francesco Chiesa. Et d'autres encore !

La belle revue, d'une qualité parfaitement contrôlée, dura six ans. La section des lettres dura-t-elle davantage ? Ce sont des points d'une histoire de la Société des Arts qu'il faudra bien que l'on écrive un jour. Notre temps féru de vulgarisation culturelle et de culture à tous âges, y lira comment une société cultivée se forme par le concours de toutes les classes de la population.

Aujourd'hui, la Société genevoise des écrivains dispose chaque vendredi après-midi d'une petite salle au premier sous-sol, où seront ses archives et son secrétariat, où l'on pourra se rencontrer et causer à l'aise. Au deuxième sous-sol, une grande salle où siègent aussi les médecins recevra nos manifestations importantes.

C'est un début. Il nous appartient de lui donner une suite telle qu'il n'y ait plus, de part et d'autre, que le désir de nous voir tout à fait à demeure à l'Athénée. Il nous en coûte quelque argent. La somme est modeste au regard des avantages qu'elle nous vaut. Nous saurons certainement toujours la réunir. On comprendra donc pourquoi une partie de ce cahier est consacrée au deuxième centenaire de la Société des Arts. C'est notre salut sur son seuil!

POUR LE DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS

Jean-René Bory

Président de la Société des Arts

BIENVENUE A LA SOCIÉTÉ GENEVOISE DES ÉCRIVAINS

Ainsi la cause est entendue : les Lettres genevoises sont de retour à l'Athénée ! Il était temps, en ce début d'année où la vénérable Société des Arts s'apprête à célébrer le deuxième centenaire de sa création, sous l'impulsion du savant humaniste Horace-Benedict de Saussure et de l'horloger Louis Faizan.

Il ne fait aucun doute, en effet, que pour ces deux hommes et leurs amis, la « Société pour le développement des arts » (telle fut son appellation première), qu'ils portaient sur les fonds baptismaux, en avril 1776, comptait au nombre de ses disciplines privilégiées, celle, difficile entre toutes, qu'est le maniement de la plume, au service divin d'Apollon.

Bien que la chose eut été intéressante, il n'a pas été possible, dans le cadre de ce modeste, mais cordial message de bienvenue aux Ecrivains genevois, d'établir la liste exhaustive de leurs devanciers qui exercèrent leur art sous la bannière de la Société des Arts depuis tantôt deux siècles. Gageons qu'ils furent nombreux, même si Rousseau, l'illustrissime, en demeura absent ! Il est vrai que deux ans, à peine, séparaient la création de notre compagnie de la mort du père du « Contrat social ». On ne peut, cependant, s'empêcher de songer que ses tourments et sa recherche du bonheur recourent, par plus d'un aspect, la préoccupation fondamentale qui fut à la base de l'œuvre de Saussure et de Faizan.

Que les Lettres genevoises aient occupé une place de choix à l'Athénée, ces cinquante dernières années, nul ne saurait le contester ! Et qui n'a encore présent à l'esprit la voix puissante et le verbe vigoureux de René-Louis Piachaud ; la fougue savoureuse, avec ce profil antique qu'il soignait

tant, d'Albert Rheinwald; la grâce à la fois distinguée et raffinée de Jacques Chenevière; l'érudition spirituelle de Paul Chaponnière pour lequel Genève n'avait plus de secret; les traits amusés et gentiment railleurs dont Pierre Girard émaillait ses merveilleux romans; l'esprit à la « Guitry », à la fois caustique et plein de bonté (mais l'un ne cachait-il pas l'autre, justement?), d'Henri de Ziegler; l'humour enveloppant la plume érudite du délicieux Jean Artus, qui fut enlevé aux siens et à la Société des Arts, alors même qu'il la gouvernait; ou bien encore Charles Fournet que j'apercevais l'autre jour encore dans nos rues basses, marchant avec cet air de distinction et d'absence, qui lui permettent, je le soupçonne, de poursuivre depuis des années, un de ses dialogues secrets avec son cher Lamartine.

Malheureusement, depuis quelques années, après cette belle floraison, les Lettres genevoises s'étaient faites plus rares à l'Athénée; c'est qu'à l'intérieur de la Classe des Beaux-Arts, l'un de nos trois instituts, les animateurs se sentaient plus attirés par la musique, la peinture ou la sculpture, que par celui plus difficile, de l'éloquence et de la plume.

Aujourd'hui, les Ecrivains genevois et leur corporation nous reviennent en force et prennent quartier à l'Athénée. Qu'il nous soit permis de saluer l'événement et d'exprimer le vœu, en cette année du deuxième centenaire, de longue vie et de prospérité à cet hymen qui j'en suis certain, à de quoi réjouir la grande ombre du principal constructeur et donateur de l'Athénée à la Société des Arts, Jean-Gabriel EYNARD, lui qui, en 1821 déjà, rêvait de doter Genève d'un « lieu d'assemblée », sachant que la vie intellectuelle et artistique ne peut se développer sans contact humain et, partant, sans toit pour les abriter.

Eugène Nussbaum

Ancien président de la Société des Arts.

QU'EST-CE QUE LA SOCIÉTÉ DES ARTS ?

La plus ancienne société savante de Genève est la Société des Arts fondée en 1776; elle compte donc deux siècles d'existence.

Avant de porter ce nom, la Société des Arts s'est intitulée Société pour le développement des arts. Le mot « arts » avait une signification plus large que celle qu'on lui donne généralement aujourd'hui; au XVIII^e siècle les arts comprenaient en somme l'ensemble des connaissances humaines, théologie et philosophie mises à part. Un sens aussi étendu se retrouve aujourd'hui encore dans les degrés universitaires d'Oxford et de Cambridge: BA (Bachelor of arts) et MA (master of arts). Le caractère encyclopédique de la tâche que s'est donnée la Société des Arts provient tout naturellement du fait qu'elle a été créée au siècle de l'Encyclopédie et à une époque où Rousseau vivait encore.

Les fondateurs de la Société des Arts sont le géologue de réputation internationale Horace-Bénédict de Saussure, le conquérant officiel du Mont-Blanc, dont le monument a été érigé à Chamonix et un simple horloger Louis Faizan. L'initiative de cette fondation appartient effectivement à Louis Faizan qui a demandé à de Saussure s'il n'était pas possible de créer une société au sein de laquelle l'horlogerie pourrait bénéficier des conquêtes de la science. L'origine de la Société des Arts se trouve donc dans un besoin de progrès, de recherche, dont on parle beaucoup aujourd'hui, en oubliant peut-être que le XX^e siècle n'a pas le monopole de la soif de recherches, même s'il dispose de moyens considérablement plus importants que ses prédécesseurs. Sur un plan plus large, la Société des Arts ne s'est pas seulement donné pour but de mettre la science au service de l'industrie, mais de chercher des moyens nouveaux pour déceler et encourager les talents les plus divers, pour accroître l'activité des chercheurs et des artistes, pour affermir l'effort du pays; au cours de ses deux siècles d'existence, son activité peut se résumer dans le mot « promouvoir ».

Progressivement l'activité de la Société des Arts s'est étendue à des domaines très différents; la science, la technique, les beaux-arts, la littérature, l'agriculture, etc. C'est la raison pour laquelle, dès 1822, l'activité de la société s'est subdivisée en trois organes appelés « classes » qui existent encore aujourd'hui: la Classe des Beaux-Arts, la Classe d'Industrie et de Commerce et la Classe d'Agriculture.

Les initiatives prises par la société dans l'intérêt général, voire les institutions qu'elle a créées, patronnées ou simplement proposées sont très nombreuses sur le plan scientifique, artistique ou purement pratique; citons les exemples les plus caractéristiques.

Sur le plan artistique, la Société des Arts a introduit l'enseignement du dessin, de la peinture et du modelage dès le XVIII^e siècle, créé les premiers salons de peinture, patronné la création de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est à l'un de ses membres, Henriette Rath et à sa sœur, que la ville de Genève doit le musée qui porte ce nom. Aujourd'hui encore la société organise régulièrement des concours de peinture et de sculpture dotés de prix pour encourager les jeunes artistes.

Dans le domaine de l'agriculture, la société a poursuivi des efforts continus pour l'amélioration des méthodes de culture, l'amélioration des prés naturels ou artificiels, l'introduction des engrais, la sélection des semences et du cheptel, l'élevage des abeilles, le développement de l'horticulture et de l'arboriculture. Bien qu'il ne soit guère possible d'en apporter une preuve irréfutable, c'est sans doute aux efforts déployés au siècle passé que Genève doit la plus forte productivité du blé en Suisse, en dépit de la faible étendue emblavée du canton.

Quant au développement de la science, de la technique, de l'industrie, la société y a pris une part des plus actives; la création des premiers cours de chimie, embryon de l'Ecole de Chimie, de l'Ecole industrielle, ancêtre des cours du soir, du catalogue des plantes de la région genevoise, noyau du Conservatoire botanique actuel, un des plus importants du monde, une école de gravure en taille-douce, l'enseignement de la mécanique; mais c'est sans doute dans l'horlogerie que l'apport de la société a été le plus marquant car on lui doit la création de la première école d'horlogerie, des premiers concours chronométriques d'observatoire, du Journal suisse de l'horlogerie, de la Société suisse de chronométrie, etc. à côté d'améliorations multiples dans le domaine de l'outillage, de la fabrication, de la lubrification.

L'activité de la société s'est également manifestée pour accroître le bien-être de la population en créant les soupes populaires en période de crise, en améliorant les échelles et pompes à feu, en lançant le premier canot de sauvetage sur le lac et en accordant une médaille aux sauveteurs, en favorisant la navigation de plaisance en introduisant la « barque à quille », en patronnant la fabrication des eaux gazeuses artificielles mise au point par ses membres Gosse et Schweppe, ce dernier nom étant aujourd'hui répandu dans le monde entier.

Avant la création des groupements scientifiques spécialisés, voire des groupements professionnels, la Société des Arts groupait pratiquement toute l'élite dans les domaines les plus divers; parcourir ses procès-verbaux, c'est parcourir l'histoire de la culture et l'histoire de ceux qui l'ont illustrée à quelque titre que ce soit. Relevons encore la dernière initiative de la société, remontant à quelques années seulement: l'érection d'un monument à l'un de ses membres les plus illustres, Pictet de Rochemont, ce grand patriote qui a défendu les intérêts de Genève puis de la Suisse entière aux congrès de Paris et de Vienne en 1814 et 1815 et que le Conseiller fédéral Schaffner a appelé le « père de la neutralité helvétique ». Les républiques ne doivent pas être ingrates et Pictet de Rochemont a aujourd'hui son monument grâce aux dons de particuliers.

Il ne fait pas de doute que l'activité encyclopédique de la Société des Arts peut paraître dépassée et désuète si l'on considère les innombrables sociétés scientifiques, économiques, industrielles, professionnelles qui se sont créées vers la fin du XIX^e siècle et depuis le début du XX^e siècle et, pourtant, en raison même de la spécialisation toujours plus poussée que connaissent les sociétés les plus diverses, l'activité de la Société des Arts a son caractère propre aujourd'hui encore, celui de développer la culture générale de ceux qui n'ont pas ou qui n'ont plus le privilège de suivre l'enseignement universitaire. C'est précisément des milieux universitaires qu'émane un cri d'alarme en présence de la baisse considérable de la culture générale dans le monde; de partout s'élèvent des appels en faveur d'une plus grande culture générale à côté de l'inévitable spécialisation actuelle et la Société des Arts est fière de remplir une importante lacune dans notre petite république.

Mentionnons enfin que si elle n'a pas de fortune, la Société des Arts a le bonheur de posséder son propre palais, l'Athénée, et ce qu'il contient. Ce bâtiment a été construit pour elle par Jean Gabriel Eynard, cet extra-

ordinaire citoyen, qui après avoir été commerçant et financier, avait accompagné Pictet de Rochemont au congrès de Vienne en 1814, avant de se consacrer à la philanthropie et d'intéresser l'Europe à l'indépendance de la Grèce. L'Athénée a été construit de 1861 à 1863 et depuis lors il abrite l'activité de nombreuses sociétés savantes ou artistiques, c'est-à-dire leurs assemblées, leurs conférences et leurs expositions. Mais c'est aussi à l'Athénée, peu après son achèvement, que fut créée la Croix-Rouge en 1863; c'est de là qu'une des plus belles manifestations de charité est partie à la conquête du monde.

SOCIÉTÉ DES ARTS ET RÉFORME DE L'ÉDUCATION

Hôtesse distinguée, successivement, dans deux palais qui sont, aujourd'hui encore, un ornement de Genève — le Musée Rath et l'Athénée — la *Société pour l'encouragement (ou l'avancement) des arts*, dite plus simplement *Société des Arts*, jouit depuis deux siècles d'une très haute réputation. Orientée dès le début dans trois directions, agriculture, industrie, beaux-arts, chacune ayant ses comités, transformés en *classes* à l'époque de la Restauration, elle fut à un rare degré, comme on le releva en 1876, lors de son centième anniversaire, ce « milieu étranger à la politique dans lequel des Genevois de toutes les professions ou opinions pouvaient se rencontrer et s'éclairer mutuellement sur des objets dignes d'intérêt ». Des hommes illustres présidèrent à sa fondation — Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799) — comme à sa vigoureuse renaissance de 1820 — Augustin-Pyrame de Candolle (1778-1841) — qui lui donna un rôle éminent dans l'évolution de l'instruction publique à Genève.

La *Société des Arts* sut en effet, à une époque où l'Etat ne remplissait que très partiellement sa fonction d'éducateur du peuple, militer en faveur de l'adaptation des institutions scolaires aux besoins de l'emploi, cela non seulement en publiant des projets bien étudiés, comme ce fut le cas en 1821, mais aussi en créant elle-même les écoles que les pouvoirs publics, en dépit de toutes les demandes, refusaient opiniâtrement de patronner. Car le gouvernement genevois d'alors usait de l'ajournement avec une singulière constance.

Des plans pour un nouveau Collège

De Saussure en avait déjà fait l'expérience. L'opuscule qu'il publia en 1774 — *Projet de réforme pour le Collège* — fit grand bruit. La Genève industrielle et commerçante, celle qui s'adonnait aux « arts », le peuple des artisans et ouvriers de la Fabrique d'horlogerie, des graveurs, des peintres sur émail, pépinière d'artistes, dont quelques-uns connurent la notoriété, salua avec reconnaissance les vues progressistes du savant professeur. Des adresses de remerciements furent écrites, des brochures

imprimées, tout un débat institué. Mais de tout cela, commissions académiques, rapports, discussions, il ne sortit pas l'ombre d'une réforme: l'Académie décida simplement que désormais les collégiens de la troisième classe traduiraient deux comédies de Térence au lieu d'une. « Telle fut l'issue, s'exclamera le philologue arabisant, pédagogue et poète Jean Humbert, cinquante ans plus tard, dans le *Journal de Genève* du 1^{er} mai 1828, d'une délibération prolongée deux ans dans laquelle on agita les plus hautes questions d'utilité publique, et de laquelle dépendait le sort de plusieurs générations ». Les Conseils de la République, dominés par ce parti ultra-conservateur qu'on appellera les *Négatifs*, craindront l'esprit d'ouverture du projet. Ils accuseront De Saussure, aristocrate comme eux, de « faire de la démocratie ».

Cet échec explique pourquoi, rien n'ayant été réalisé des vues du brillant naturaliste, l'ouvrage doit être remis sur le métier en 1821. La *Société des Arts*, en plein réveil après une période de stagnation sous le régime français, présente au Conseil d'Etat son *Mémoire sur les moyens d'améliorer l'éducation des jeunes gens destinés aux professions étrangères aux lettres*. Avant tout, il s'agit d'offrir une formation suffisante aux enfants qui ne pensent pas à des études longues, qui n'iront que peu de temps, ou pas du tout, au Collège, bref, à ceux dont la fortune autant que les ambitions demeurent modestes mais qui, mieux éduqués, feront de meilleurs artisans et de plus capables commerçants. On ne leur apprendra pas plus le latin ou le grec qu'un métier. On leur donnera l'habitude de la réflexion et de l'analyse en cultivant la langue maternelle à la manière du père Girard, exercice de logique, voire de morale, puis l'arithmétique commerciale raisonnée, la géométrie pratique — mesures, toisé, arpentage — le dessin de machines, la géographie, la statistique, l'histoire. Enfin, les langues vivantes: allemand, anglais, italien, espagnol.

La *Société des Arts* n'envisage pas l'ouverture d'un véritable collège du commerce et de l'industrie. Elle propose, dans un souci d'économies, de coordonner les cours qui existent déjà, de langues notamment, avec les nouvelles institutions et avec le Collège, de remettre aux pères de famille le choix des leçons que suivront leurs enfants, et de ne percevoir qu'un écolage modique. De plus, elle laisse ouverte, ces études achevées, l'entrée à certaines leçons des auditoires de belles-lettres et de philosophie; moyennant examen. Ainsi, en développant l'intelligence et en disposant le cœur à la vertu, formera-t-on l'homme et le citoyen.

Ce projet, noyé dans une controverse stérile tournant autour du seul Collège, sera partiellement réalisé, sous forme de cours séparés d'abord, par la *Société des Arts*. C'est elle en effet, face à la carence du gouvernement, qui fonde l'Ecole d'horlogerie en 1824, puis l'Ecole industrielle. Elle fait donc figure de précurseur. Tout en répondant aux besoins les plus urgents par ses institutions de remplacement, elle incite l'Etat à remplir enfin son rôle.

Une école des arts et métiers circulaire

Une proposition plus large est le fait, sept ans plus tard, d'un des esprits les plus féconds de la République: Etienne Dumont (1759-1829). Analysant la situation précaire de l'apprenti face à l'humeur changeante et souveraine de son patron, il constate que le premier est utilisé par le second comme messenger, comme domestique, et qu'il n'apprend que fort peu le métier. Souvent, on lui rend difficile, en plus de l'instruction religieuse, la fréquentation de cours complémentaires.

Le remède, puisqu'il n'existe pas de contrôle sur cette formation professionnelle, Etienne Dumont le voit dans « la création par des actionnaires d'un établissement composé d'une série d'ateliers propres aux divers métiers et disposés d'une manière circulaire et panoplique, de façon à être gouvernés et inspectés par un directeur unique, aidé de maîtres...» C'est du moins ce qu'on lit dans le *Registre des séances de la Classe et du Comité d'industrie...*

Dumont précise sa pensée et en décrit les avantages. Il prévoit une instruction théorique commune à tous. Chacun, pour se prémunir contre les changements dus à la mode, au marché, aux inventions, apprendra deux métiers. Il acquerra, par le jeu naturel du voisinage, de nombreuses notions sur les activités les plus diverses. Il s'engagera pour 5, 7 ou 10 ans. Nourri, logé, son orientation, dans un tel milieu, se ferait tout naturellement, épargnant aux parents un choix difficile et un coût d'apprentissage trop élevé. Son chef, le connaissant, pourrait le diriger sagement, payé par les parents, ou par le travail de l'élève. Le produit de l'entreprise permettrait d'admettre certains apprentis gratuitement, et de leur allouer à la sortie de l'établissement une gratification. On ne négligerait ni la gymnastique, ni le jardinage. Le dimanche serait réservé à la vie spirituelle et à la famille. Les élèves les plus avancés enseigneraient leurs camarades ou administrent-

raient la maison. Les récompenses flatteraient le sens de l'honneur; et les peines, comme chez le chevalier Paulet, dans son institut de Popincourt, que Dumont connaissait, consisteraient en oisiveté forcée. En bref, une éducation équilibrée, riche en amitiés, ouverte sur tous les arts, individualisée et collective à la fois, saine, simple, uniforme.

Était-ce là réalisme vrai, porté par un sens pédagogique particulièrement éclairé? ou rêve d'un fabricant d'utopies? La Classe d'industrie ne se lança pas dans l'expérience. Elle objecta que les chefs d'ateliers avaient besoin de leurs apprentis, qu'un seul directeur pour autant de métiers serait impossible à trouver, que l'établissement ne se soutiendrait pas financièrement. Elle ajourna, nomma une commission... Puis Dumont s'éteignit, et le projet fut oublié.

La *Société des Arts*, on le voit, était un creuset étonnant. Les idées les plus originales y foisonnaient. Et le citoyen éclairé y pouvait toujours, et souvent mieux qu'ailleurs, contribuer au bien public.

* * *

Pour plus de détails sur la *Société des Arts* et son rôle pédagogique et scolaire, cf. Gabriel MÜTZENBERG: *Genève 1830. Restauration de l'École*, Grand-Pont, Lausanne, pp. 101, 196-207, 244.

POUR QUI EN VEUT SAVOIR PLUS LONG

Le subtil historien Jean-Daniel Candaux, vice-président de la Classe des Beaux-Arts, a réuni des notes sur l'historiographie de la Société des Arts dont il nous autorise à publier ici des extraits :

Histoire générale de la Société des Arts.

Le *Précis historique de la Société pour l'avancement des arts* (Genève, Bonnant, 1792) malgré son titre, n'appartient pas à l'historiographie de la Société des Arts. Cette brochure contient le texte du rapport d'activité de Gabriel CRAMER, second président de la Société, sur les cinq années d'exercice qui suivirent la réorganisation de 1786.

Le premier historien de la Société fut son cinquième président, Augustin-Pyrame DE CANDOLLE, qui présenta, à l'assemblée annuelle de la Société du 19 juin 1828, un « précis rapide de l'origine et de l'histoire de notre institution » (*Collection des procès-verbaux des séances annuelles de la Société pour l'avancement des arts*, vol. II).

Le fils d'Augustin-Pyrame, Alphonse DE CANDOLLE, huitième président de la Société, s'en fit à son tour l'historien. A l'occasion de l'installation de la Société des Arts au palais de l'Athénée, le 5 janvier 1864, il prononça un discours consacré à l'histoire de la Société. Ce texte fut complété, lors de sa publication, par un « Tableau des Présidents de la Société des Arts et de ses Classes » de 1776 à 1864 (*Procès-verbaux des séances annuelles de la Société pour l'avancement des arts*, t. VIII, et en tirage à part: *Discours de M. Alphonse de Candolle, Président de la Société des Arts, prononcé dans la séance générale du 5 janvier 1864 à l'occasion de l'installation de la Société dans l'Athénée*, Genève, Ramboz et Schuchardt, 1864).

A l'occasion du premier centenaire de la Société, en 1876, le même Alphonse DE CANDOLLE en refit plus brièvement l'historique. (*Adresse au public genevois à l'occasion du centième anniversaire de la Société des Arts, suivie du programme de divers concours*. Genève, Ramboz et Schuchardt, 1876).

C'est à Jules CROSNIER que revient le mérite d'avoir publié la première et jusqu'à présent la seule grande histoire de la Société des Arts. Son travail parut d'abord en deux livraisons dans la revue d'art *Nos anciens et leurs*

œuvres qu'il dirigeait à Genève (année 1909, année 1910). Une édition séparée, réunissant les deux parties, fut tirée à 300 exemplaires, avec un avant-propos de Lucien de Candolle, dixième président de la Société. Somptueusement imprimé sur les presses de la maison ATAR, illustré de 32 planches hors-texte et de très nombreuses reproductions dans le texte, pourvu d'un copieux index des noms et des œuvres cités, *La Société des Arts et ses collections* (Genève, ATAR, 1910, VIII-304 p. gr. in-4) est un chef-d'œuvre en son genre.

A l'assemblée générale de la Société des Arts du 13 novembre 1924, M. Guillaume FATIO, treizième président de la Société, présenta « Quelques souvenirs historiques sur les débuts de la Société des Arts », évoquant tour à tour H.-B. de Saussure, Charles Bonnet, Félix Desportes, Abram-Louis Bréguet, l'École d'horlogerie et enfin les origines de l'Athénée. Le texte de ce discours, illustré de 7 planches hors-texte, fut imprimé dans les comptes rendus de la Société.

Le 17 avril 1926, lors de la célébration du 150^e anniversaire de la fondation de la Société, Raoul GAUTIER, quatorzième président, parla « Du rôle de la Société des Arts dans la vie genevoise » (*Société des Arts de Genève, comptes rendus*, t. XXI).

A notre connaissance, la Classe d'industrie et de commerce est la seule des trois Classes de la Société dont l'histoire ait été publiée. A l'occasion de l'Exposition nationale suisse de 1896, la Commission d'organisation publia une *Notice historique sur la Classe d'industrie et de commerce de la Société des Arts de Genève et sa section d'horlogerie dans leurs rapports avec l'industrie horlogère* (Genève, L.-E. Privat impr., 1896) suivie du catalogue des pièces exposées dans le salon d'horlogerie de l'Exposition. Cette notice historique (p. 5-29), due à la plume d'E.G., soit Edouard GARDY, est accompagnée (p. 30-32) du « Tableau des présidents et secrétaires de la Classe d'industrie et de commerce et de sa section d'horlogerie » de 1864 à 1896.

Histoire particulière des concours et prix de la Société et de ses Classes.

Seul le plus célèbre des concours de la Société des Arts a fait l'objet d'une publication historiographique, grâce à Raoul GAUTIER, *Le service chronométrique à l'Observatoire de Genève et les concours de réglage de la Classe d'industrie et de commerce de la Société des Arts de Genève* (Genève, Aubert-Schuchardt, 1894).

Une belle plaquette commémorative a été consacrée au Palais de l'Athénée, lors du centenaire: *Athénée, 1863-1963* (Genève, Société des Arts, 1963). Après une préface de M. Eugène Nussbaum, vingt-deuxième président de la Société des Arts, on y trouve une charmante évocation d'Henri DE ZIEGLER, « Le palais des ombres » un bref historique du professeur Paul-F. GEISENDORF, « Naissance de l'Athénée », ainsi que le « Catalogue des pièces exposées dans les salons », élaboré par M. Jean-René BORY.

LE SOUVENIR D'ALBERT RHEINWALD

Aux trois quarts du chemin, parvenu à ce point de vue privilégié d'où l'on découvre que le long parcours déjà fait monte de la terre et du lac vers les hauteurs avec la naissance des jours qui font un seul jour doré, brassé d'ombres dures et de vents amers et salutaires, quand le chemin encore à faire s'annonce plus bref, montant plus haut encore pour se perdre dans l'éternelle durée, c'est maintenant que la compagnie des maîtres et amis anciens revient plus souvent et plus vivement donner à mes veilles et à mes rêves un climat de verger d'automne dans la joie des fruits enfin mûrs, enfin sauvés des gelées, des sécheresses, de la foudre et des pillards.

Pressé de vivre au gré des forces qui débondaient en moi des sources tumultueuses mais claires, je pouvais croire les avoir oubliés, imaginer les avoir dépassés. Ils reviennent maintenant, de plus en plus familiers, à mesure que les foules traversées s'en vont avec les feuilles mortes; de plus en plus amicaux, abolie la distance d'âge qui nous séparait quand même; tutélaires et me rassurant, s'il en était besoin, sur la route jadis choisie à leur exemple. C'était la bonne, puisque nous la faisons encore ensemble, aujourd'hui et demain sans doute aussi, tant que route il y aura. Alfred Mounoud, l'instituteur inégalable de Vandœuvres me l'indiqua. J'allais y rencontrer des guides tels entre autres qu'Henri de Ziegler, François Bouchardy, ou Pierre-Eugène Vibert en cette école des beaux-arts où j'allais m'alléger des heures collégiennes, et, dans cette maison des artistes, le plus enthousiaste de tous, Albert Rheinwald. Cela me faisait une vie de confiance; et j'entends encore comment Rheinwald me disait: «Avoir confiance dans la vie, voilà, sur le chemin qui mène à Dieu, le premier acte de foi.» Sa voix était soutenue et comme ensoleillée par une vibration qui pouvait paraître affectée et qui ne faisait, je le découvris bientôt, que porter au dehors le chant intérieur d'une émotion véritable.

La rencontre se fit au cours d'histoire de l'art qu'il donnait en une longue salle dont il maintenait demi-baissées les persiennes, jugeant qu'une lumière trop grande et partout répandue eût nuï aux images projetées sur un écran,

et sans doute aussi à la solennité aimable de son enseignement conçu pour nous faire entrer en art un peu comme on entre en religion.

Leçons, pour moi, inoubliables. Des cieux s'ouvraient véritablement, où j'approchais enfin, en connaissance de cause — faible, d'abord; mais je ne cessais de l'étendre — la beauté créée de main d'homme partout sur la terre, exaltant celle des paysages si tendrement aimés par mon cœur campagnard. « Toutes les grandes heures de la vie, disait Rheinwald, ne sont-elles pas des initiations éblouissantes ou graves à quelque mystère? » Disant, une autre fois: « L'esprit finit par voir les choses comme des moments de lumière sur des épaisseurs de ténèbres. » C'était bien ainsi dans ses leçons.

Le très jeune auditoire ne cédait pas toujours ni tout de suite à la pensée initiatrice qui lui était offerte; et nous nous amusions qu'elle le fût avec une emphase oratoire plaisante mais bien marquée et surtout réglée pour obtenir les mêmes effets aux mêmes endroits du long discours sur la beauté et son amour, poursuivi de l'automne à l'été suivant, chaque semaine, à heure fixe, dans la pénombre claire d'une classe. « Accord du particulier au général », « logique, souplesse et harmonie », « accord des contrastes dans cette harmonie »; nous attendions ce même final à l'air de bravoure chanté à propos de chaque œuvre d'art et vie d'artiste. Mais quoi? La figure des clefs ne varie guère de l'une à l'autre serrure et qu'importe après tout, si elles ouvrent les portes sur la splendeur et la lumière du monde! Bientôt, nous fûmes quelques-uns à l'aimer beaucoup, Albert Rheinwald; et déjà pour la grâce rieuse qu'il mettait à un enseignement conduit comme on débouche une bouteille de champagne. Cela nous changeait de la science de plomb qu'au collège on déversait sur nos têtes.

Il distingua parmi nous ce groupe de disciples conquis et nous entraîna à sa suite au palais de l'Athénée voisin, à travers un boulevard aéré, un triangle de terre planté de platanes, le long d'un très haut mur ancien portant sur sa terrasse les plus belles façades, peut-être, les mieux chantantes de la ville; toutes choses qui servaient des commentaires appliqués comme des collyres sur nos yeux.

La première fois, ce devait être en 1925 et nous étions collégiens de quinze ans, blagueurs mais émus quand même d'entrer dans un auditoire tout ce qu'il y avait de distingué, de huppé et de mûr, dans une salle ornée à l'antique sous un plafond d'abeilles peintes, pour écouter notre Rheinwald, le ton haussé au majeur, l'œil plus malicieux que de coutume et le geste

allant jusqu'à imiter celui d'un magicien, dérouler un discours comme on exécute au violoncelle un concerto de Vivaldi ou de Mozart. C'était, si ma mémoire est fidèle, « Genève ou la vocation du poète ».

Ainsi je devins pour un temps membre — officiel ou non, je ne sais — de la Classe des Beaux-Arts, dont Rheinwald fut membre effectif au titre d'écrivain dès 1924. Il la présida de 1925 à 1930, en fut vice-président de 1931 à 1932, puis commissaire aux conférences de 1933 à 1935, président de nouveau en 1936, vice-président de 1937 à 1939, ensuite membre du bureau de la Classe dès 1940.

C'est en 1930 que la Classe des Beaux-Arts édita « Genève ou l'inspiration du poète », le faisant imprimer chez Kundig — et cela se voit au premier coup d'œil sur la parfaite harmonie typographique de l'ouvrage.

J'allais bientôt mieux connaître ce maître dont le magistère ne pesait pas plus qu'une amitié et dont la vie fut, selon le mot si juste d'Alfred Berchtold, « une longue et passionnée méditation sur les forces et les rythmes de la nature, de l'art et de la vie de l'esprit ».

Ce fut le jour — le soir, plutôt — que d'autres allaient suivre, — où il m'invita, pour causer plus à l'aise, dans l'extraordinaire vigie, exigüe, pleine de livres, de papiers et d'estampes, d'objets rares et beaux, et comme posée sur le toit d'une maison de la Grand-Rue. Poussée une lourde porte cochère, on plongeait dans un vestibule d'odeurs épaisses où l'on découvrait les premières marches d'un escalier d'abord assez large, montant par paliers, puis tournant en colimaçon dans les étages supérieurs dont le dernier — sixième, ou septième? — butait contre trois courtes marches encore, par lesquelles hissé contre une porte étroite on lisait, collé au bois, le nom de Rheinwald sur un bristol jauni.

Le privilège merveilleux de cette pièce vitrée à petits carreaux nombreux, c'était, disait Rheinwald, de vous mettre « sur le dernier gradin d'un amphithéâtre immense perché au sommet de la colline genevoise »; et si bien placé qu'on y était en face du point idéal qui eût séparé les deux jetées de la rade, là-bas, devant le lac ouvert dans sa corbeille de collines. Et, dans le soir, les phares jetaient des clins d'œil toujours plus vifs.

En quel autre lieu eût-il mieux qu'ici composé l'un de ses plus beaux textes, la « leçon de style par le paysage genevois »? Le promeneur infatigable, passionné, qu'il était, presque toujours aussi solitaire que Jean-Jacques, non moins rêveur que lui — mais d'une rêverie plus lucide, plus déprise des incidents et accidents du moi, plutôt cherchant à l'accorder

au paysage comme on accorde un instrument de musique, — cet homme au pas souple, toujours gracieux d'allure, même et surtout quand il pensait être inaperçu, au « retour d'un de ces chemins furtifs où l'on sent toujours qu'une seule chose est nécessaire et qu'on va peut-être l'atteindre », remontait à sa hune et, reprenant les impressions et les intuitions reçues dans la journée, écrivait l'un de ces traités de la vie harmonieuse dont le style souple et fort garde vive pour nous une pensée qu'il fait bon fréquenter.

Ce soir-là — ou un autre — que je lui disais qu'en sa vigie on se sentait porté au-delà du temps au lieu immatériel où le premier et le dernier paradis se confondent, il me répondit ceci, que l'on trouve dans son œuvre: « N'est-il pas beau de se dire qu'autour de soi, ici ou là, un peu partout, se cache en pleine lumière une entrée du paradis perdu? » Et de me citer ensuite cette phrase de Novalis — on eût pu l'écrire au linteau de sa porte! — « Le Paradis est dispersé sur toute la terre, c'est pourquoi on ne le reconnaît plus. Il faut réunir ses traits épars. »

Ainsi faisait-il dans cette campagne genevoise connue par lui jusqu'au secret comme la femme que l'on aime, et qu'il appelait « le jardin entouré de montagnes. »

Il écrivit un jour, faisant retour sur lui-même, ceci qui le caractérise à merveille et le résume tout entier: « De vrai, deux tendances me sollicitent tour à tour, celle-là m'entraînant vers les formes extérieures de la vie, et celle-ci, vers les mystérieuses réalités de la vie profonde. »

Un jour — mais un jour seulement, je ne sais par quel miracle! — il s'écria: « Allons voir ensemble la Petite Grave, entre Bernex et Cartigny. »

Ce que nous avons vu est à lire dans les deux pages admirables de sa « Leçon de style... » où l'on trouve le « vigoureux paysage, énergique et robuste, ...etc... »

On sait de lui une douzaine d'ouvrages, soignés comme jardins à la française ou mieux, comme vrais jardins anglais d'Angleterre. Le dernier, « La route inconnue et le divin savoir », a fait connaître à cœur ouvert et jusqu'en son âme de mystique champêtre — mais peut-on l'être autrement? — le conférencier bien-disant, le charmeur des auditoires, l'ornement léonin des réceptions genevoises.

Pour les esprits curieux de chronologie, notons encore qu'il naquit le 25 mars 1882, son père Philippe étant maître au collège. Il s'en fut en France exercer son cœur inquiet, son âme alors pessimiste et son esprit avide de vraies grandeurs, et même il éduqua quelque temps ses réflexes

par l'escrime, chez un maître d'arme, « pour acquérir, disait-il, le style de l'attitude et celui du discours efficace. » Il revint apte à se maîtriser, ayant conquis des certitudes et des lumières, accomplissant dès lors la vocation qui l'avait choisi pour créer, à la suite de Philippe Monnier, ce qu'il y a de plus genevois dans les lettres — et donc de plus universel.

Les gens disaient, le voyant passer: « C'est un original ». Nous qui l'aimions pensions mieux dire: « Un humaniste ».

Depuis le 8 avril 1967, jour du Vendredi saint et de ses quatre-vingt cinq ans, il sait ce qu'il y a au bout de la route inconnue.

LE CASQUE DES ARCHANGES EST-IL ORNÉ D'UN PLUMET
OU NON ?

— Etes-vous né en Europe centrale ? — s'enquit poliment un monsieur dans la cinquantaine, huit heures moins quart le matin, dans la rue.

Je raclais la glace tenace sur la vitre-arrière de la VW. Dans les moments critiques, la langue maternelle prend le dessus. Qu'aurais-je pu y répondre ?

— Bodri! dis bonjour à Monsieur.

Le chien dont les origines paysannes d'Appenzell étaient indéniables me renifla d'un air plutôt indifférent, donna la patte et continua ses activités d'ordre hygiénique.

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Monsieur Petit. Et, déjà le lendemain, il a laissé entendre sans ambiguïté que mon métier de bibliothécaire ne lui plaisait pas du tout.

— Vous auriez dû émigrer en Amérique. Quoique, même là-bas, la situation n'est pas comme avant. Je pourrais vous en raconter car j'y étais, moi!

Le troisième matin, j'étais déjà dans ses confidences.

— Il faut avoir un métier, mon ami, pour pouvoir aller en Amérique. J'ai acquis mon passeport diplomatique pour le Nouveau Monde avec le métier de tailleur. Les autres étaient traités comme du bétail, moi salué comme un vrai diplomate par les officiers de l'immigration. Je débarquai léger, sans valises encombrantes. Les outils du maître-tailleur se rangent aisément dans une petite poche du gilet. Le reste, c'est dans la tête ... Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tous ces détails ? L'Amérique, pour vous c'est fini pour toujours!

J'aurais eu tort d'en prendre ombrage. Il avait des arguments techniques et le ton qu'il utilisait était d'une objectivité irréprochable.

— De s'y faire admettre, c'est difficile, je ne dis pas le contraire. Après, même l'imbécile peut se débrouiller. Moi, je commençai par faire breveter le hanneton dansant. Le succès m'a permis de réaliser d'autres projets beaucoup plus ambitieux: tenaille spéciale pour libérer la tête des enfants coincée dans une grille. Même les propriétaires d'animaux en ont acheté la

variante modifiée quoique, entre nous, les chiens et les chats ne sont pas aussi bêtes que les petits enfants.

Il en parlait toujours, de ses inventions. Bonnet de nuit pour les perruches qui souffrent d'insomnie, pommade de moustaches en différents tons et aux parfums variés destinée aux matous. Bref: beaucoup de gadgets pour rendre service et pour faire plaisir.

— On ne fait pas le fier quand on veut gagner de l'argent. Mais — ajouta-t-il d'un ton mystérieux — il s'agit de choses plus sérieuses !

Désormais, je me suis levé toujours plus tôt, et ma famille ne voulait pas comprendre. J'ai eu beau expliquer que M. Petit était une personne exceptionnelle, ma famille se moquait éperduement de la pommade pour chats qui sent l'ail.

— Vous ne m'avez pas demandé les raisons qui m'ont poussé à revenir en Europe — commença M. Petit un autre matin. J'ai des projets, de très grands projets ! Le cerveau européen a besoin de l'argent américain, voilà l'explication. Mais, dites-moi, vous ne trouvez pas que le monde va très mal ?

Surpris, je restai sans paroles.

— Le monde est malade, mon ami. Vols, assassinats, troubles. Les grandes puissances se mettent d'accord sur le dos des petits, et quand ces derniers veulent chercher la justice, il n'y a personne pour leur venir en aide. Vous n'avez jamais pensé apparaître au milieu des brigands de la table verte et y donner un coup de poing à faire voler les bouteilles d'eau minérale ?

J'avais eu des pensées semblables, dans mon subconscient.

— Et voilà ! — et il m'a laissé sur le trottoir, sans dire un mot de plus.

Chaque matin, je gratouillais longuement les vitres de la VW, bien au-delà du nécessaire, mais je ne le revis que plusieurs jours après.

— Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages inutiles. Je travaille jour et nuit, mais je peux vous révéler que tout va très, très bien.

Il souriait gentiment en voyant ma mine ahurie.

— Je vous ai mis à l'épreuve car, mon ami, vous serez le témoin d'événements tels que ne pourriez même pas en rêver.

Il installa le chien sur le siège arrière et s'assit à côté de moi en fermant soigneusement la porte. Et il commença, faisant un large geste :

— Avez-vous déjà remarqué que les murs, les réverbères et les troncs des arbres sont couverts d'affiches d'anarchistes ? Regardez-les bien, c'est

la dernière fois que vous voyez de telles saletés. Je suis fier de mon invention. Il s'agit d'un rayon invisible — l'explication technique est trop difficile pour vous — qui rend toute surface si lisse que la meilleure colle n'y peut rien. La couche la plus épaisse glisse dessus. Et quand nous irons faire un tour en ville, après le crépuscule, vous entendrez jurer les colleurs clandestins qui, malgré leurs efforts surhumains, n'arriveront pas à poser les affiches. Après mon intervention, je vous le garantis, la ville sera propre comme jamais. C'est simple, n'est-ce pas ? Je sais, les autorités auraient dû y penser avant moi, mais allez savoir !

Ce jour-là, je suis arrivé tard à mon travail. Dans mon imagination, je voyais tomber les feuilles, comme en automne quand le vent secoue les arbres.

— La bataille de l'affiche, ce ne sera qu'un petit épisode — continua M. Petit le lendemain, sans aucune transition. Avec le rayon émetteur d'images et de textes, nous interviendrons dans la vie politique. Pensez, mon ami, au chef de l'opposition qui prononce le grand discours électoral en présence de ses fervents supporters. Il accuse morts et vivants, fustige l'exploitation, dénonce la corruption. Et, au moment le plus chaud du discours, les images apparaissent derrière lui contre le mur avec de courts textes que tout le monde peut lire rapidement. La première photo montre le père du peuple faisant une bombe à tout casser. La suivante le représente en train de compter les billets de banque que lui transmet un agent du service secret d'une puissance étrangère tandis que, sur une autre, il donne l'ordre à ses sbires de liquider le rival devenu trop populaire, etc., etc.

Je restai muet. Des pensées qui se succédèrent en moi à un rythme effroyable, je ne me souviens que d'une seule : il y a de la satisfaction, même dans ce monde trompé et trahi !

M. Petit continua, comme si je n'étais pas là.

— Notre irruption dans la vie politique locale n'est qu'une répétition générale. C'est le forum de l'ONU dont nous avons besoin. Nous assisterons aux séances plénières pour dénoncer, au nom de la conscience de l'humanité, les connivences, les mensonges habillés en smoking et la lâcheté de toutes les nations.

Le feu qui brûlait dans ses yeux était d'une intensité semblable à celle qui consume les prophètes.

Je continuais à vivre d'étonnement en étonnement. Il me parla du rayon qui avait le pouvoir de neutraliser les émetteurs de télévision et substituer un autre programme aux émissions officielles. Cette invention fut destinée

à intervenir dans les pays dont le gouvernement n'admettait aucune autre source d'information que la sienne. Il résolut également les difficultés dues à l'incompréhension d'une langue étrangère. Sa machine à traduire fut d'une simplicité enfantine. Une fois l'aiguille fixée sur le cadran des langues, on n'a qu'à parler dedans en sa langue maternelle. La traduction est simultanée et rend fidèlement les nuances les plus subtiles de la langue originale. J'aurais beaucoup aimé voir cette machine, mais il coupait court quand je voulais me renseigner sur les détails techniques.

La surprise, la grande, m'attendait encore.

— Lisez-ça ! — ordonna-t-il un matin, en me tendant une coupure de journal au texte presque effacé.

C'était un article, découpé dans un ancien numéro de la Tribune. Selon l'agence de presse, les habitants d'un petit village du Jura vaudois ont observé un engin mystérieux émettant des rayons verdâtres. Les garçons qui se sont lancés à sa poursuite ont aperçu à l'orée de la forêt communale, six êtres dont la voix ressemblait étrangement au piaillement de petits oiseaux. A l'approche des villageois, ils se sont dispersés dans la forêt. Au dire du journaliste, les garçons en question ont toujours mené une vie sobre et ont tous fait leur service militaire.

Un point d'interrogation se dessinait sur mon visage.

— Je l'ai trouvé, moi ! — chuchota-t-il dans mon oreille.

Je n'ai rien compris.

— Mais la soucoupe volante, voyons ! d'où débarquaient ces petits êtres piailleurs. Et, constatant que l'ahurissement me paralysait complètement la langue, il continua. Je l'ai déjà essayé ! Vous allez en rire, mais avec cet engin, on retrouve beaucoup plus facilement son chemin dans l'univers qu'ici sur la terre.

Et il me raconta comment le chef, seul rescapé du commando extra-terrestre, était entré en contact avec lui à l'aide de la transmission de pensée. En arrivant, ils trouvèrent la terre semblable aux paysages de leur planète et ils ôtèrent très tôt leur scaphandre protecteur. L'air trop riche de l'atmosphère terrestre leur fut fatal. Avant sa désintégration, le chef avait eu encore assez de force pour lui révéler la cachette de la soucoupe et lui en expliquer le fonctionnement.

— Il m'a assuré que la source d'énergie du moteur était programmée pour une durée de cent ans. Quelle chance ! — soupira-t-il. Imaginez une panne sèche entre deux galaxies !

La force magnétique de la soucoupe était presque sans limite. M. Petit faisait des expériences sur l'aire de dépôt de l'autoroute en construction. Tous les soirs, quand les ouvriers étaient rentrés. Il m'a interdit de l'espionner faisant appel à ma patience.

— Cet engin jongle avec les mastodontes de la construction comme s'ils étaient en papier, et s'envole dans l'air aussi légèrement avec ces poids que l'aigle royal avec un vulgaire moineau. Mon ami, nous pouvons soulever des bâtiments de guerre, avec cette soucoupe ! Le président américain mangera dans ma main quand il verra, dans le jardin de la Maison Blanche, en vrac comme à la décharge publique, toute la sixième flotte, porte-avions et ravitailleurs compris. Cette fois, il sera le champion de la liberté et plus seulement l'usurpateur de ce beau titre.

— Et, quand notre ultimatum arrivera au Kremlin: quittez, dans les quarante-huit heures, les pays de l'Europe centrale, orientale et de la Baltique. S'ils ne bougent pas — et ils ne bougeront pas, soyez-en certain — on entassera, sur la Place Rouge, l'un sur l'autre, tous leurs bateaux qui sillonnent la Méditerranée. Et j'escaladerai cette montagne de bateaux pour prononcer, de là-haut, ma sentence, comme, comme ...

— Comme l'archange ! — m'écriais-je, presque en transes, ne pouvant plus retenir mon enthousiasme. Vous serez, Monsieur, l'archange qui brandit le glaive de la justice.

Interloqué, il me jeta un regard plein de désapprobation.

— Refrénez votre imagination, mon ami. La réalité n'a rien à voir avec cet espèce d'archange dont vous parlez.

J'ai cru qu'il ne m'adresserait jamais plus la parole. En effet, il ne revint que trois jours après.

— Vos paroles n'étaient pas si bêtes, l'autre jour. Pour croire, les gens ont besoin de voir, de palper. Il y aura sûrement plus d'effet si, sur les bateaux amassés, je sors de la soucoupe en habit d'archange. En même temps, méfions-nous du ridicule. Je ne peux tout de même pas apparaître dans un accoutrement grotesque. Pour vous, ce ne serait qu'un jeu d'enfant de ramasser la documentation sur les habits des archanges. Je compte sur le bibliothécaire !

Il me fallut une semaine de travail acharné pour arriver à un résultat plus ou moins satisfaisant. Après avoir passé en revue les gravures et les lithos variées à souhait, je réussis à sélectionner l'image la plus caractéristique, celle qui représente l'archange en armure. Mais je n'étais pas encore

au bout de mes peines. Sur la moitié des estampes, il y avait un plumet sur le casque, tandis que, sur les autres, l'armet ne portait pas le petit bouquet de plumes.

M. Petit réagit violemment. Il a déclaré qu'il faut savoir avec certitude si le casque des archanges est orné de plumet ou non, autrement il ne bougera pas. Il cachera la soucoupe au lieu d'aller nettoyer les océans des bateaux de guerre, et il n'ira pas aux conférences mondiales en qualité de porteparoles des opprimés.

J'avais beau lui énumérer les injustices, faire appel à sa vocation, il restait inébranlable.

Il ne me reste donc qu'à travailler, jour et nuit, faire des recherches très poussées pour pouvoir résoudre, enfin, ce problème vital pour le salut de l'humanité: le casque des archanges est-il orné de plumet, ou non? Car je me rends à l'évidence chaque jour davantage que ce monde malade n'a qu'une seule et unique chance: M. Petit.

JACQUES AESCHLIMANN

Il me semble que la personnalité et l'œuvre de Jacques Aeschlimann ont parfaitement illustré la pensée du livre de Job qui affirme que « le sort de l'homme sur la terre est celui d'un soldat ».

Soldat, Aeschlimann l'a d'abord été au sens premier du terme, avec une ardeur qui a pu étonner et parfois même choquer. Quelles que soient à cet égard les options des uns et des autres, rappelons-nous que notre confrère écrivain l'a été en cette époque où il était vrai de dire que notre pays, lui aussi, aurait pu être envahi.

Je n'ai pas connu Aeschlimann en ce temps là, mais, comme simple recrue que j'étais en 1943, il me souvient d'avoir entendu un de nos supérieurs nous dire: « On ne pourra jamais gagner la guerre avec des gens comme vous! »

La guerre! Elle était en effet à nos portes et l'on doit reconnaître que, sans un minimum de discipline, nous eussions en effet eu du mal à défendre, le cas échéant, nos libertés et notre territoire.

C'est grâce à la Société genevoise des écrivains que j'ai appris à connaître Aeschlimann et bien que nos entretiens aient été rares et épisodiques, il m'est apparu avant tout comme un homme ayant le sens du sacré. Il mettait donc à défendre les causes qui lui étaient chères la même sincérité, la même passion que certains de ses adversaires mettaient à le combattre.

A ce titre, il était vraiment désintéressé. Cela fut pour l'homme d'église que je suis un réconfort et même d'une révélation de le voir converser, le plus amicalement du monde, dans notre cercle, avec un homme comme Lucien Tronchet dont nous savons avec quel feu il a défendu le mouvement syndical.

Tel était Aeschlimann: avec lui, on savait sur quel terrain on était, même et surtout pour une passe d'armes...

Soldat, le sort lui a surtout imposé de l'être, comme ce fut le cas de Job, dans le combat contre la maladie qui s'est abattue sur lui. Ses intimes ont été témoins de son ultime combat au cours duquel il a déployé toutes les ressources de sa vaillance et de son énergie. Pourquoi? La grande

interrogation est demeurée sans réponse mais c'est pour nous une consolation de penser qu'avec les hommes de foi il a pu dire, dans son ignorance même: « Je ne sais, Dieu le sait! »

Henry BABEL

LE PRIX LITTÉRAIRE 1975

Nous l'avons donné, le 28 novembre dernier, à l'écrivain Jean Vuilleumier pour son roman « Chambre des douleurs », dont le titre en librairie est devenu « Le combat souterrain ». Ce récit dur, parfois presque insoutenable, d'une vie aventurée jusqu'à l'ultime frontière de la mort qu'elle traverse pour trouver à la condition humaine un sens résistant à la corrosion d'une société machinalement bourgeoise, l'a emporté finalement sur les trente-quatre autres manuscrits concurrents. Lesquels, d'ailleurs, s'ils comptaient deux douzaines de travaux allant du loufoque lugubre à des paillettes d'or enfouies encore dans des gangues pesantes, offraient aussi aux méditations du jury neuf ouvrages d'une qualité presque également haute. Celui de Jean-Claude Fontanet, par exemple, ou celui d'Anne Hirsch-Bonhôte. Je pense aussi à « Une bonne mort », à une « Petite épouse », à une « Marie » si émouvante, à des « Pages pour une absente », à un « Concerto » qui laissait de longues résonances. On voit que le jury: Mesdames Ninon Beaufils-Lavanchy, Anne-Marie Burger, Yvette Z'Graggen, Messieurs Georges Ottino et moi-même, a eu un travail difficile et passionnant de lecture, relecture, confrontation et jugement. Jusqu'à l'accord enfin réalisé sur le nom du lauréat. Lequel a reçu son prix, dans les salons de l'Athénée, des mains de Madame Lise Girardin, conseiller administratif aux affaires culturelles de la Ville de Genève, donatrice.

Daniel ANET

QUATRE ÉCRIVAINS ROMANDS A ZURICH

Une exposition de peintres et sculpteurs genevois vient d'inaugurer un échange culturel entre deux villes suisses, à savoir Genève et Zurich. Excellente occasion de rencontre entre deux communautés vivant parallèlement leur culture et recherchant de plus en plus des contacts approfondis.

Les écrivains ne devaient pas être absents d'une telle manifestation. C'est pourquoi la Ville de Zurich a organisé, dans le cadre de son « Literarishes Podium », une soirée de poésie romande. Quatre écrivains furent invités pour témoigner des différents aspects et tendances de la création littéraire en Suisse francophone.

Un nombreux public se rassembla donc le 10 février dernier dans une salle du Helmhaus pour accueillir avec sérieux et sympathie Corinna Bille, Luce Péclard, Ingrid M. Bogner et Michaël Flaks. Marcel Schwander, dans son introduction en langue allemande, donna un aperçu de la littérature actuelle en Romandie. Puis il présenta les quatre écrivains qui lurent quelques belles pages de leurs dernières œuvres, messagers de notre culture vivante.

Des discussions amicales suivirent ces lectures. Ecrivains et public s'approchèrent au hasard pour échanger des idées tout en contemplant les tableaux et sculptures des artistes genevois.

Ainsi devraient se poursuivre de telles rencontres pour rapprocher hommes et femmes de différentes langues et pour détruire les barrières sociales existant entre créateurs et public.

I.M. Bogner

MONTÉE DES PÉRILS

On ne va pas décrire ici tous ceux que le dernier quart de notre siècle affronte avec surprise et souffrance, comme s'il ne les avait pas préparés. Comme si une société de plus en plus militarisée, bureaucratique et profanatrice ne les portait pas dans son ventre consommateur outrageusement distendu, lourde nuée portant l'orage. La fin des privilèges injustes et d'injustices meurtrières passe par le sang des innocents et la fureur des humiliés. Le devoir, et le péril, de l'écrivain sont clairs : pénétrer d'un regard lucide les enchevêtrements des batailles d'intérêts pour reconnaître où sont ceux de la vraie liberté intellectuelle, donc culturelle, allergique aux censures, aux dictatures de tous genres, traditionnelles ou nouvelles ; mais allergique aussi à toute médiocratisation des conditions de vie de l'écrivain que le Pouvoir a toujours tendance à réduire à la fonction de valet de plume, et dont il amenuise ou laisse amenuiser le revenu plus allègrement qu'il ne diminuerait d'une ou deux unités ses armadas de chars et d'avions pour en consacrer le prix à une « défense culturelle » sans laquelle l'autre ne vaut que ferraille. Car qu'est-ce qui fait la grandeur et la vigueur d'un

pays sinon son âme? Encore ne faut-il pas la laisser dépérir ou plus furtivement la reléguer au magasin des accessoires pour fêtes solennelles.

Nous avons donc beaucoup de raisons d'être attentifs et combattifs. Donc aussi de nous grouper plus fortement pour des actions plus efficaces. Nous sommes ici, à Genève, cent-cinquante. C'est encore trop peu...

GRACCHUS

C'EST A N'Y PAS ... COIRE!

La Société suisse des écrivains compte 438 membres, soit: 217 alémaniques, 180 romands, 25 tessinois, 16 romanches. Les Romands se répartissent *approximativement* ainsi: 12 Fribourgeois, 20 Valaisans, 60 Vaudois, 70 Genevois, quelques Neuchâtelois et Jurassiens. (Rapport officiel SSE, Bellinzone, 1975).

L'importance de l'assemblée annuelle de 1976 est claire: elle doit élire le comité central et le président qui dirigeront la SSE pour les deux prochaines années.

Il y a deux ans, elle se réunit à Lucerne et se donna un président alémanique, Alfred A. Häslér, succédant à un président romand, René Kaech. Cette alternance est particulièrement salubre pour la bonne marche de la société.

Le 31 janvier, le président Häslér a annoncé aux présidents romands réunis avec le comité central, que l'assemblée annuelle se tiendrait à Coire, selon décision majoritaire du comité central. Il n'a pas expliqué par quel tour ingénieux cette assemblée élirait, en un lieu excentrique par rapport à la Romandie, un président romand. Il a cependant justifié ce choix par son ignorance de la langue française et les largesses de la ville de Coire.

Les cinq présidents romands se sont ensuite mis d'accord sur le texte de la *Proposition romande*; 110 écrivains, membres romands de la SSE, 37 non-membres inscrits à la SGE, ainsi que quelques écrivains bernois, dont leur président Paul Eggenberger et Otto Staiger l'ont signée. Au total, plus du quart de la SSE. Elle demande que l'assemblée ait lieu à Lausanne, en lieu et place de Coire. Elle a été remise à Jean-Pierre Laubscher, membre romand du comité central, à charge par lui de la transmettre à qui de droit. Ce qui n'empêche pas le président Häslér, dans sa lettre-riposte du 1^{er} mars envoyée à tous les membres SSE d'insinuer qu'il s'agit d'une manœuvre électorale personnelle de J.-P. Laubscher!

A quelque chose malheur est bon.

L'unité romande ainsi manifestée doit s'affermir en un programme commun. C'est dans ce but que, le matin du 2 mai à Chouilly, dans le cadre de sa journée de printemps, la Société genevoise des écrivains réunira une *Conférence romande*. Une circulaire-invitation sera envoyée prochainement. Venez-y nombreux!

Daniel ANET

LES ÉCRIVAINS DE LA SGE ÉCRIVENT

Daniel ANET. *La Suisse terre d'exception*. Moreillon, Genève, 1975.

Pourquoi la Suisse? Qu'est-ce que cette terre que tous les proscrits s'efforcent d'atteindre comme leur seul refuge au monde? L'auteur propose ici un essai de réponse en faisant le portrait historique de la Suisse comme il décrirait les actes de son père et le sourire de sa mère. Sans vanité, mais sans honte. Cette intention avouée fera passer peut-être sur quelques bévues.

Igor ASTROW. *La double magie*. Maison rhodanienne de poésie. Lyon. 1975.

Ce nouveau recueil du poète ensablé sous les chênes et que la force de son âme emporte au-delà du monde visible en des visions mystiques apporte un message de la spiritualité nécessaire à notre monde pour qu'il redresse sa route vers des buts plus hauts que matériels.

Liliane BÉTANT. *Actos*, roman. Editions La Pensée Universelle, Paris, 1975.

Actos est un jeune homme grec à la recherche d'un monde extraordinaire. Il s'exile sur une autre planète, Vénus, où les causes engendrent d'étranges effets, où les lois des êtres sont nouvelles. Le Terrien va-t-il pouvoir s'adapter, oubliera-t-il la Terre, réalisera-t-il l'Amour? Des épreuves jalonnent son chemin. En sera-t-il victorieux? Dans cette œuvre, la science-fiction est baignée de spiritualité et de poésie. Cette aventure extraterrestre annonce-t-elle des temps futurs? L'homme d'aujourd'hui doit prendre conscience de sa place dans l'univers. Il est confronté à son savoir. Son évolution est-t-elle la seule valable, la seule à exister? Demain répondra à ces questions, demain ouvrira de fantastiques perspectives au réel. L'homme sera-t-il à la hauteur de la situation.

Régis DUPONT. *Distance*. Pajouvertes. 1975.

C'est, je crois, la première poésie proclamée de Régis Dupont. Mais elle atteste par sa densité aérée, son économie très sûre des moyens, son chant original, qu'elle arrive à nous précédée d'une réflexion poétique probablement longue et d'essais que le poète a eu le soin de garder pour lui. Quant à la distance qu'il prend avec nous, le monde courant — comme on dit compte-courant — les « sons et issues » des farines très grises et très quotidiennes, il la marque en jetant sur la couverture de son recueil une poussière d'astres sur un ciel vert nocturne de fond de mer. Et pourquoi laisser à l'œil aiguisé d'une loupe la découverte du nom de l'artiste à laquelle on doit les beaux dessins très simplement savants qui se lisent d'abord comme des ceps et sarments enlacés mais révèlent que ce sont beaux corps nus finement galbés sans discrimination de visages, leur pensée s'exprimant à bras-le-corps, n'est-ce pas Maya Mossaz?

Alexandre EMBIRICOS. *Les Grecs sous la domination turque.*

Le vrai titre est un peu plus long. Car l'Hellène au fin profil qui l'a écrit ne pouvait le faire autrement qu'avec le goût passionné de la précision hérité des fondateurs de notre civilisation méditerranéenne. Alexandre Embiricos est un homme d'Andros (c'est presque un pléonasme!), l'une des îles des Cyclades où le vent de l'Histoire a si merveilleusement soufflé sur la voile d'Ulysse et les chants d'Homère, dont tout le Monde Ancien fut bercé d'une intense musique de courage, de foi dans la vie, du sentiment sacré de cette vie, de présence quotidienne et majestueuse des dieux les plus humains. Homme des îles, Alexandre Embiricos a la vision large du marin mais aussi l'attention aiguë tendue vers le port à gagner. Rêveur comme un marin — donc poète, ce dont témoignent cinq recueils de poèmes; lucide autant que pilote à la barre — et donc critique, auteur de cinq ouvrages d'études, analyses, où passent Moréas, Leconte de Lisle, la civilisation et les arts crétois.

Avant d'être un de ces habitants de Genève qu'on aime à rencontrer en promenade, pour ce qu'il a toujours quelque propos avisé et cordial, Alexandre Embiricos fut diplomate en divers pays, et gouverneur général de l'Épire — et ce titre me fait rêver! Car quoi de plus excitant pour l'esprit que d'imaginer commander à cette terre montagneuse de l'Adriatique, face à l'île de Corfou; à ce haut lieu où s'élevait le sanctuaire de Dodone, sous les chênes sacrés que Ronsard chantait encore; à cette patrie des Graïens qui donnèrent leur nom à toute la Grèce.

Or, si l'antiquité grecque est connue, puisqu'enfin c'est la mère de notre civilisation occidentale; si Byzance est aujourd'hui retrouvée, jusque dans les cérémonies et la croyance de l'orthodoxie; si la Grèce des monuments splendides comme de mélancoliques et souriantes déesses nues au bord de la mer violette, est devenue terre bénie — hélas aussi, profanée — du tourisme international, quatre siècles de la vie hellénique restent — restaient, jusqu'à Alexandre Embiricos, inconnus, ou tout au moins obscurs. Les « siècles de l'esclavage ». Ceux de la domination ottomane sur la Grèce. Cette histoire douloureuse et héroïque, la voici enfin restituée avec la précision et la sérénité d'un historien. Nous apprenons comment les Grecs ont vécu dans la servitude, de 1453 à 1821; comment ils ont traversé des temps durs, cruels; comment, jamais, ils n'ont renoncé leur patrimoine de grandeur, de profond humanisme. Comment ils l'ont enfin sauvé par leur guerre d'indépendance; mais sauvé pour nous tous, héritiers des pères grecs et latins.

Tout ceci fait un fort beau livre de 284 pages, très élégant, écrit finement, munis d'une bonne bibliographie, paru en 1975 à la Pensée Universelle, à Paris: *Vie et Institutions du peuple grec sous la domination ottomane.*

Il faut le lire pour bien connaître la route étoilée qui va de Périclès à nous.

Michaël Flaks-BRODSKI. *Amère est la mer.* Athanor. 1975.

Après les « Assassins de la mer », ce jeune poète publie d'autres poèmes nés comme Vénus Anadyomène — et comme toute la race humaine — du gouffre marin qui faillit engloutir Ulysse. C'est une grande tradition où l'on trouve aussi

bien Rimbaud, Saint-John Perse et Supervielle que Hugo après Homère! La sobriété que met Michaël Flaks à dessiner les cartons de l'œuvre future promet qu'elle sera belle.

Jean-Claude FONTANET. *L'effritement*. La Baconnière. 1975.

J'aime que ce roman paraisse en l'année où le Prix de la SGE donné à Jean Vuilleumier en tout bien tout honneur, aurait dû être doublé pour revenir aussi à Fontanet. D'autant que son thème et son décor humain sont proches de ceux où Vuilleumier fait vivre et mourir son personnage. Certes, l'aventure contée dans un style d'une sobriété coupante par Fontanet, plonge dans le désenchantement si courant aujourd'hui de ceux qui n'ayant pas su — ou voulu, ou pu — conquérir la joie de vivre, se sont intoxiqués de médiocrité agressive puis désespérée et enfin de néant. Ces romans-là, de Fontanet, de Vuilleumier, sont des signes cliniques de la crise de notre civilisation.

Camille GORGÉ. *Au bout du chemin*. Derniers poèmes. Messeiller. Neuchâtel, 1975.

Comme s'ils pouvaient l'être, derniers, chez un poète! Mais peut-être, après une carrière parfaitement remplie au service du pays, Camille Gorgé va-t-il garder les poèmes qu'il écrit encore pour son plaisir de méditation apaisée dans l'automne de sa vie? Toujours est-il que, cette vie, il nous la donne traduite en beaux alexandrins et décasyllabes dans ce recueil de 140 pages si bien édité, beau format, beau papier. Et belle musique des paroles qui révèlent ce que se chantait le cœur d'un juriste, d'un consul, d'un ambassadeur, d'un ministre plénipotentiaire au Japon, en Turquie, en URSS, au Danemark. Il n'est pas que Claudel pour avoir trouvé l'inspiration en Extrême-Orient!

Je suis allé « Au bout du chemin », mais un peu comme on flâne. Et je ne crois pas qu'il faille y chercher les explosions verbales qui sont de mode aujourd'hui. (Mais le jour passe). Mais, un soir de loisir, prenez ce livre, mettez le quotidien à la porte et laissez que l'auteur vous conte ce qu'il fut et ce qu'il fit, de son enfance jurassienne aux steppes khirgizes! Et comment, renouvelant parfois leur noblesse antique par une ironie toute bruntrutaine, il sut vivre aussi bien avec les héros et les déesses hellènes (et la belle Hélène!), qu'avec les diverses espèces barbares de modernes.

Qui veut comprendre mieux le caractère jurassien et ses querelles obstinées lira avec profit « Fresque en rouge et noir », roman curieux de mœurs jurassiennes, paru en 1969.

Gérald LUCAS. *Les baleines meurent sur vos lèvres*. Euredif. Paris. 1975.

« Je tiens à dire ici l'énorme et sain plaisir que j'ai tiré de la lecture du dernier roman de Gérald Lucas. Mon exemplaire est très annoté au crayon, et ces notes sont des explosions ou des étincelles de satisfaction et de plaisir. C'est un livre joyeusement rabelaisien, sans scatologie. Et le style fuse! ». Jean Graven.

Miklos MOLNAR: *Marx, Engels et la politique internationale*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1975, 385 pages.

Philosophes et économistes, sociologues et historiens, Marx et Engels étaient aussi journalistes, brillants commentateurs et théoriciens des relations internationales de leur temps.

L'auteur présente précisément cet aspect peu connu des activités de Marx et Engels. Il fait l'analyse de leurs textes sur les guerres et la diplomatie, les mouvements nationaux en Europe, les conquêtes coloniales en Asie...

L'image qui en ressort n'est pas toujours, tant s'en faut, conforme à celle des ouvrages conventionnels ou d'un certain marxisme imaginaire. « C'est sans doute là, écrit Paul-Marie de la Gorce dans *Figaro* le livre le plus important et le plus suggestif qui soit paru dans ce domaine cette année. Ne serait-ce que pour le mérite qu'il a de briser d'innombrables tabous et de renverser les idées toutes faites que les thuriféraires du marxisme ou de l'antimarxisme tentent généralement d'accréditer ».

Luce PÉCLARD. *Pèlerin sur la terre* (poèmes). Editions de la Prévôté, Moutier, 1975.

Ce sixième recueil de l'auteur, enrichi de huit gravures originales de l'artiste genevoise Jacqueline Dumur-Fischer, est préfacé par Daniel Anet, président de la Société genevoise des écrivains. « Cette poésie, dit ce dernier, est engagée envers la seule beauté de vivre. Engagement qui exige que soient partout dénoncés, combattus l'injustice, le mépris, l'oppression. Chaque mot, choisi avec soin, détend vers nous toute sa force. Et tout est dit, avec la simplicité des grandes œuvres. Le temps roulant sur tout son flot dur, meulant jusqu'au sable leurs faiblesses — et souvent il ne reste rien! — donnera à celle de Luce Péclard son visage d'éternité terrestre, qui est dans la mémoire des hommes. »

Alvaro de PUEBLA. *Viaje breve al pais de las sonrisas cortas*. (Chez l'auteur).

Sous son beau masque de poète, notre ami Chavez publie son sixième livre. C'est toujours le même fin sourire ironique et tendre aussi pour tromper l'inattentif sur le cœur ouvert, dessous, le vif esprit lucide, une âme sensible sous une armure brillante de mots courts, de réflexions mordantes, mêlés de poèmes chantants comme guitares. Et l'errance du poète sur la terre. Pour autant que je puisse goûter, maladroitement, hélas, la langue de Cervantès, de Calderon, de Neruda, et justement de Puebla, j'ai beaucoup aimé ce « Court voyage ... », où: « Vida es lo que se puede quitar. »

Méandres. Roman par Eugénie QUARTIER-LA-TENTE, Idea 1974.

Très jeune, Eugénie Quartier-la-Tente sent le besoin de s'exprimer; elle rédige de brèves Nouvelles à l'intention de ses amis, camarades d'études, sans cesse à la recherche de la perfection toujours en quête d'améliorer ses possibilités dans tous les domaines. Accaparée pendant des années par une activité intense, elle

œuvre sur le plan professionnel en tant que collaboratrice d'un service des publications mondiales, puis s'affirme comme rédactrice d'une revue internationale publiée en trois langues: français, anglais et arabe.

Au cours de ses voyages, avec son époux, à l'étranger, elle prend des notes hâtives et conserve douillettement dans son esprit une alchimie des légendes et contes racontés autrefois par son père, qu'elle souhaite secrètement pouvoir édifier... C'est ainsi que naquit *Méandres*, récit sur le patrimoine de la Suisse dans lequel elle décrit sa race et sa terre, et emmène le lecteur au Brésil, où vécut son grand-père.

Cet ouvrage lui permettra de surmonter deux chocs psychologiques concomitant avec sa retraite.

L'auteur est collaboratrice d'une revue fédérale à Berne.

Un deuxième ouvrage est en cours d'édition à Paris.

Parallèlement, elle apporte sa collaboration à un académicien de Franche-Comté — qui se consacre à un travail historique sur Neuchâtel, ville d'origine de l'auteur de *Méandres*.

Les Enchantes. Recueil de Nouvelles. La Pensée Universelle, Paris, 1975.

Le deuxième ouvrage d'Eugénie Quartier-la-Tente, intitulé *Les Enchantes*, recueil de sept Nouvelles, avec préface de Daniel ANET, Président de la Société genevoise des écrivains, vient de sortir de presse, à Paris, aux Editions La Pensée Universelle-Alain Moreau.

Une Nouvelle est spécialement consacrée à une poétesse de talent, Josette Marinelli, très connue des Lettres Romandes, rattachée au Club des Poètes de France, à Paris, amie de l'auteur — qui relate leur dernier voyage en Touraine, lors d'une manifestation de cette Association, peu de temps avant sa disparition brutale.

Le samedi 10 avril 1976, Eugénie QUARTIER-LA-TENTE signera son dernier livre *Les Enchantes*, recueil de Nouvelles, à COOP-CITY, 2^e étage, Librairie, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures.

L'illustratrice MARIEL, artiste-peintre, exposera également quelques-unes de ses toiles.

Pascal RUGA. *Hors du temps*. (Aux sources du présents. Genève. 1975).

Voici le carnet de route d'un homme retournant aux sources mais emportant, pour en faire de l'or pris au soleil et au silence, ce que la vie dans le monde, et aussi contre le monde, lui a mis dans les bras ... et sur le dos. « Aller à la nature » dit Ruga. Mais encore laquelle? Question valable en cette époque où « Nature » et « naturisme » sont un peu ou beaucoup la « tarte à la crème » et l'abracadabra des mages à la petite semaine! Celle où Ruga va de plus en plus longuement lui ouvre ses portes sur un univers où notre aventure et celle des astres se joignent pour donner à la vie un sens plus haut. Pour cela il faut « savoir quitter la route à temps ». Merci, Ruga, d'une pensée si bien offerte sans obscurité de langage, comme un fruit mûr.

NOUVEAUX MEMBRES

AUER, Michel	
1206 Genève, 5, avenue Gaspard-Valette	46 78 10
BIERENS DE HAAN-BARBEY, Monique	
1249 Gy/Genève, « Tournevent »	59 16 75
ENGELSON, Suzanne	
1208 Genève, 12, rue François-Grast	36 62 67
GAMPERT, Raymonde	
1223 Cologny, 16, chemin de Ruth	35 32 78
PELICHET, Edgar	
1260 Nyon, 11, place du Château	
SPAHNI, Jean-Christian	
1203 Genève, 12, rue des Cèdres	44 10 73
VISSER'T HOOFT, Willem Adolph	
1224 Chêne-Bougeries, 13, chemin des Voirons	48 71 88

MEMBRE ASSOCIÉ

RENAUD, Claire-Lise
1260 Nyon, 1, rue de la Porcelaine

MEMBRE CORRESPONDANT

MANDALA, Yamaina
B.P. 858 Kinshasa-Limete

MEMBRE D'HONNEUR

FIECHTER, Jacques-René
1202 Genève, 15, rue du Vidollet 33 08 28

Le dessin de la couverture est de Claude Pérusset, graphiste

IMPRIMÉ EN SUISSE PAR KUNDIG, GENÈVE

ATHÉNÉE

1863-1963



GENÈVE
1963



L'Athénée

(Photo Fréd. Boissonas, Genève.)

ATHÉNÉE

1863-1963

Cette plaquette, destinée à commémorer le Centenaire du Palais de l'Athénée, a été publiée par la Société des Arts de Genève, sous la direction de M. Jean-René BORY, président de la Classe des Beaux Arts, en collaboration avec

M. le professeur HENRI DE ZIÉGLER
et M. le professeur PAUL-F. GEISENDORF.

Préface

L'Athénée a cent ans. Un tel anniversaire mérite d'être célébré avec ferveur et reconnaissance. Certes l'Athénée n'a jamais été un haut lieu de notre vie publique, il n'a jamais été mêlé aux luttes politiques ; et pourtant le cœur de notre cité y a battu un siècle durant, dans la sereine étude des sciences et des arts.

En 1821 déjà, Jean-Gabriel Eynard avait eu l'idée de doter notre ville d'un « lieu d'assemblée, » ; à cette époque en effet, il aurait été difficile de réunir un auditoire quelque peu nombreux hors de la cathédrale, des temples ou de la Maison de Ville, et Eynard avait compris que la vie intellectuelle et artistique ne peut se développer sans dialogue, sans contact humain et partant sans toit approprié pour les abriter.

Réalisant son idée quarante ans plus tard et joignant la munificence à la clairvoyance, Eynard fit édifier cet Athénée, cher aux cœurs genevois, et par l'intermédiaire de la Société des Arts, l'offrit à ceux qui participent à cet effort multiple d'aspects, constant et anonyme qui constitue la vie de l'esprit.

Un siècle s'est écoulé depuis lors et l'Athénée n'est pas seulement resté un des témoins du mécénat genevois, mais il est devenu un des principaux centres de notre culture ; aux travaux de la Société des Arts se sont ajoutées les activités de nombreux groupements amis : beaux-arts et médecine, sciences morales et sciences exactes, musique et poésie sont cultivés dans notre maison jour après jour, dans un même élan, sans autre moteur que la curiosité scientifique ou le culte du beau. N'était-ce pas là le désir du donateur de l'Athénée ?

Mais au-delà du développement de la connaissance, il est une aspiration plus noble encore, celle d'améliorer le sort des hommes ; à cet égard l'Athénée possède un fleuron incomparable, celui d'avoir abrité la naissance de la Croix-Rouge, dont le monde entier unanime vient de célébrer le centenaire.

Aussi en ce jour anniversaire ne saurions-nous mieux faire pour manifester notre profonde gratitude à la mémoire de Jean-Gabriel Eynard, à laquelle nous associons celle d'Anna Eynard-Lullin, qu'en formant le vœu que longtemps encore l'Athénée réunisse ceux qui en dépit d'intérêts intellectuels ou artistiques différents, mais animés d'un idéal commun, persistent dans leur effort et contribuent ainsi au rayonnement de notre cité.

*
**

La présente brochure a été publiée pour rappeler à nos contemporains ce qu'évoque l'Athénée et son



Portrait de Jean-Gabriel Eynard
Peinture à l'huile par Firmin Massot.

Propriété de M^{me} Marguerite Diodati. — Cliché aimablement mis à notre disposition
par l'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard.

histoire ; nous sommes redevables des textes qui suivent à notre ancien président, M. Henri de Ziegler, ancien recteur de l'Université de Genève et à M. Paul-F. Geisendorf, professeur à la Faculté des Lettres. Qu'il me soit permis de leur exprimer ici notre très vive reconnaissance.

La brochure comprend « in fine » un index de toutes les œuvres exposées à l'Athénée ; ce catalogue a été élaboré par M. J.-R. Bory, président de la Classe des Beaux-Arts, avec le concours de M^{mes} Edouard Barde et Nelly Margot, auxquels va également toute notre gratitude*.

Eugène NUSSBAUM,
Président de la Société des Arts.

* Il convient, en outre, de souligner ici, la part qui revient, dans ce travail, à M^{me} Manuela Busino, du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, qui a bien voulu orienter nos recherches, lors de la mise sur pied de ce catalogue.

Nous remercions, en outre, l'Association Gréco-Suisse Jean-Gabriel Eynard, qui a mis à notre disposition les éléments nous permettant de reproduire, en couleurs, le portrait de Jean-Gabriel Eynard, appartenant à M^{me} Marguerite Diodati.

Nous remercions, enfin, M^{me} Camille Vernet, qui nous a autorisé à reproduire le portrait de M^{me} Jean-Gabriel Eynard, par Massot, ainsi que M^{me} F. Bovy qui nous a remis de précieux clichés photographiques utiles à l'illustration de cette plaquette.

LE PALAIS DES OMBRES

Aux mots que nous employons nous devons donner tout leur sens. A l'instant de vous entretenir, sans pré-tention, de notre Athénée aujourd'hui centenaire il convient que je m'arrête à son nom. Un athénée, à l'origine, était un sanctuaire d'Athéna. Rien de moins. Nous aurions à méditer cette étymologie auguste, qu'on voudrait encore inspiratrice. En entrant au palais des ombres, ne perdez pas de vue entièrement que vous y serez chez une olympienne. Et quelle ! Chez Minerve aux yeux pers, patronne des arts, de l'industrie inventive et des sciences ; de l'intelligence, en bref. Cela fait une différence avec le Palais Electoral.

Dans une antiquité moins lointaine, un athénée était « un lieu public où les rhéteurs et les poètes faisaient lecture de leurs ouvrages ». Cela comporte un enseignement pour nous, pour les conférenciers qui se produisent sous l'essaim tournoyant, géométrique et symbolique des abeilles de son amphithéâtre. Il est demeuré quelque chose, au moins, de cette signification flatteuse.

En Belgique, un athénée est un lycée. Et en France même, il en fut ainsi à l'époque de la Révolution. Paris eut son théâtre de l'Athénée, aménagé par le banquier Bishopsheim pour permettre au fondateur des concerts populaires, Padeloup, d'y donner des auditions de musique symphonique et d'oratorio. C'était en 1866: il faut croire que le terme était alors dans l'air. Je fermerai les écluses de mon érudition, en partie assez fraîche, quand j'aurai dit qu'Athénée, aussi, fut un nom de personne. Il y eut plusieurs Athénée écrivains, dont l'auteur du *Banquet des sophistes*, de Naucratis en Egypte (II^e - III^e siècle de notre ère) duquel Isaac Casaubon fit son étude aux temps fabuleux de notre Académie. Et j'ai plaisir à citer, à ce propos, Olivier Reverdin : « Oui, m'écrit-il, Casaubon a publié un *Athénée*. C'est un monument de la dernière partie de l'humanisme. Il avait commencé son travail à Genève et le poursuivit à Montpellier ». Il n'est pas mauvais de savoir tout cela, qui nous donne des titres. Mais ce qu'il importe surtout de noter, c'est qu'Athénée est du masculin. Je me permets de le rappeler parce que tout le monde ne s'en souvient pas à Genève, même parmi les membres de la vénérable Société des Arts, propriétaire de l'édifice aujourd'hui célébré. « L'Athénée est ancienne. » Il est à croire qu'on juge ce féminin plus affectueux. Après tout, amour ne fut-il pas aussi des deux genres ?

**
*

Dans ces pages cursives, je me fais un ordre du désordre, et je voudrais que pour plaire à Boileau, dont

on sait que médire porte malheur, ce désordre fût « un effet de l'art ». Pour présenter l'Athénée en son extérieur, je m'y prendrai d'un peu loin, partant de la place Neuve ; et par la rue Sous-la-treille, aujourd'hui de la Croix-Rouge, je m'acheminerais à pas mesurés, les yeux attentifs, vers le Calabris et la Maison des Etudiants, vers le Palais Eynard, laissant aux historiens, si nombreux en cette ville, le soin de dire dans quel rapport exact ce dernier se trouve avec le nôtre. Je note uniquement qu'après un péristyle ionique, nous aurons des colonnes engagées à chapiteaux corinthiens. Et le voici, l'Athénée. Il s'offre à notre vue en débouché de la rue Beauregard, admirable, en face d'un jardinet suspendu qui s'orne d'une fontaine et d'un pin. Pour y atteindre, on franchit sur un pont la rue Saint-Léger, gothique en partie, où se rappelle à nous une Genève bien plus ancienne. Dans tout ce quartier, le XIX^e siècle semble rêver des grâces du XVIII^e avec on ne sait quoi d'attendri. Si je savais encore décrire (mais je ne sais plus, et je vous renvoie aux illustrations de cet opuscule) je vous montrerais l'Athénée et sa belle mollasse grise et drue, et son assise irrégulière, explicable par le fait qu'il fut construit sur l'emplacement des vieilles fortifications, d'une forme plus spirituelle que la pure symétrie. Il s'orne sur deux de ses façades de bustes dans des niches. Vous y reconnaîtrez Calvin, Michel Rozet, Rousseau et d'autres. Le goût me viendrait de rechercher ce qu'il y eut d'athénien, d'athénéen, dans ces personnages tenus pour le premier honneur de la cité. Quant à Rousseau, je m'en remets à Bernard Gagnebin, à Michel

Rozet, qui doit avoir été syndic, j'en donne ma langue aux chats ; à Calvin, nous ferons un titre d'avoir été humaniste, sinon humain toujours, et d'avoir écrit supérieurement dans la langue de son pays, au témoignage de Bossuet.

**
*

Mais pénétrons dans le temple. Il y a trois portes, celle du milieu seule étant la bonne. Dans le vestibule, dans le narthex, de part et d'autre d'un noble escalier, qui monte au bel étage, se voient deux statues, d'Apollon porte-lyre et de Diane, sa sœur lunaire (au lieu d'Athéna, déesse éponyme, ce qui surprend). On n'élève pas la voix, on va d'un pas feutré. Sur la droite, une autre porte ; on la pousse, et l'on est dans le saint des saints, entendez dans la salle des Abeilles, déjà nommée. J'ai pensé quelquefois qu'il devait y avoir à la Société des Arts un groupe étroit d'initiés aux mystères de la maison, d'esprits patients qui savent le nombre exact de ces hyménoptères, certainement fatidique. Qu'est-ce qui les anime dans leur vol immobile et vertigineux ? Que cherchent ces butineuses de paroles ? Que nous diraient-elles ? Ne sont-elles là que pour nous distraire secourablement de ce que prononcent certains orateurs sur les lèvres de qui jamais elles ne se sont posées ? Mais il n'y en a guère, n'est-ce pas ?

Gardons-nous de croire à un Athénée immuable : depuis un siècle qu'il existe, il connut des transformations (j'allais écrire : des révolutions). J'étais depuis



Portrait de Mme Jean-Gabriel Eynard-Lullin
Mine de plomb par Firmin Massot.

(Propriété de M^{me} Camille Vernet.)

longtemps un de ses fidèles les plus fidèles quand la question se posa de rajeunir la salle des Abeilles, projet qui pouvait être aventureux. Attention ! *Ne quid nimis !* Il s'agissait de l'améliorer dans une mesure supportable, tout juste pour qu'on y fût mieux en continuant d'y être comme avant, comme toujours. Il y fallait la règle d'or. Maintenant on y est assis confortablement dans un fauteuil individuel et profond, d'un rouge le mieux choisi qui soit, permettant, mais pour peu de minutes, de s'y abandonner à un sommeil peuplé de rêves sages, furtifs et sédatifs. Auparavant, on connaissait moins ces délices.

Cet amphithéâtre accueillant n'a pas que ses fauteuils et ses abeilles ; vous y voyez encore des portraits, bustes et toiles, sans oublier les profils en camaïeu, imitant la sculpture, qui courent sous le fameux plafond. D'ailleurs, dans toute la maison, jusque dans les corridors et les vestibules, vous retrouverez ces effigies. Le temple à un peu partout ses autels à Mnémosyne. Nulle part on ne se souvient avec plus de constance et de piété. Nous nous en convainçons mieux en passant aux salons tout à l'heure. Mais avant de quitter nos mouches à miel, jetons un regard encore aux images des parois. Les moins anciennes, je pense, ont entendu déjà des conférences par milliers et des centaines de rapports administratifs. Cependant, elles écoutent toujours, sans le moindre signe de lassitude. Elles écoutent pour l'éternité. Bel exemple du sérieux genevois. Que peuvent-elles ne pas savoir ?

**
*

Il y a le petit salon, qui accède au grand, lequel accède à l'histoire et à la gloire, et puis une galerie où l'on entre de l'un ou de l'autre. Ces trois pièces font un musée, important par les souvenirs qu'il éveille non moins que par la qualité des oeuvres qu'on y admire. Dans le grand salon siégea le comité dont les travaux devaient aboutir à la Convention de Genève. Une inscription rappelle cet événement (1863). Le curieux est que le palais de l'Athénée, alors, n'était pas entièrement achevé. Trois autres textes font connaître des fondations de moins de portée, encore que dignes de mémoire. Sur la cheminée, entre deux candélabres de bronze, un Apollon nouveau dominant une pendule du même métal. Aux murs, de la cimaise à la frise, des portraits nombreux, presque tous à l'huile, comme les asperges de Fontenelle, la plupart excellents et quelques-uns des chefs-d'oeuvre. Si les personnages peints ou sculptés de la salle des Abeilles suivent les discours d'une oreille attentive, ceux-ci, plutôt, semblent converser (plus exactement prêts à reprendre leur conversation quand vous ne les dérangerez plus). Je ne les nomme pas tous, ne dressant pas un inventaire. Je vais d'Adam Töpffer (par lui-même) curieux de ce que je puis bien lui vouloir, à François Ferrière, sensible, à François Vanière bénévolement réjoui, à François Arlaud, méditatif, à Guillebaud, grave, mais non morose. Tronchin me regarde venir, malicieux et de haut. Ce rien de condescendance peut s'expliquer par le fait qu'il n'ignore pas, lui, que son pastel est de la main de Quentin de La Tour. Horace-Bénédict de Saussure mon-

tre un visage sublime, *os sublime*, au sens où le prenait Ovide : il lève les yeux vers la cime du Mont-Blanc.

D'autres portraits sont dans la galerie ; et des bustes : Charles Bonnet, Alphonse de Candolle. Mais on s'y voue à la vénération des ancêtres moins qu'à la délectation devant maintes choses délicates, dont un petit Boucher, et un Isabey surtout, pour lequel je donnerais, si l'on m'obligeait au choix, un hectare de toile peinte. Tout est un peu entassé dans les salons et la galerie : on le reconnaîtrait si l'on gardait les yeux d'un froid observateur. Même un peu mélangé (je ne dis pas : mêlé). Mais c'est comme ça : n'allez pas introduire la méthode dans la répartition. A y penser seulement, ma religion s'alarme. Respectons ce glorieux sédiment des âges. Ne touchez pas, et ne changeons rien !

**
*

Les trésors de l'Athénée sont remis à la diligente surveillance d'un argus aux cent yeux. Ce ministre a des responsabilités immenses. Je suis assez vieux pour avoir connu M. Dupuis, ombre douce parmi d'autres, sévères. Vint après lui, sauf erreur, Charles Nacht, que j'avais le privilège et le plaisir de tutoyer, parce que nous avons ensemble appris le rudiment sur les bancs de l'école primaire de Plainpalais. Puis ce fut M. Zbinden, d'une exactitude gentille, à qui succéda M^{me} Zbinden, son épouse, strictement appliquée à son rôle. Nous avons aujourd'hui M. Le Comte, pris déjà par le charme de la maison centenaire. Il fait bon causer avec lui. Dans

ses rondes nocturnes, comme Jeanne D'Arc il entend des voix. Et il frôle des ombres, qui parfois ne dédaignent pas d'entrer en propos avec sa personne charnelle. L'Athénée, à l'heure où l'on n'y parle plus, ne cesse pas d'être habité ! Il ne se réduit pas au silence, mais seulement au murmure, comme tous les lieux où l'on s'est réuni beaucoup. J'en ai fait ailleurs l'expérience, ayant eu quelquefois l'honneur de coucher à l'Institut de France, chez un ami très cher qui en conservait la bibliothèque. La chambrette où l'on dressait mon lit était tapissée entièrement de livres, des pages desquels, quand tout dort, ou voudrait dormir, des fantômes s'échappent, qui vous entreprennent sur les sujets les plus divers. On parle du sommeil des morts ; mais ils ne dorment plus : dormir est l'affaire des vivants. A l'Athénée, ils descendent de leurs cadres, d'une salle à l'autre ils se font des visites. M. Le Comte en a identifié plus d'un : Henry Dunant, Jules Crosnier, le baron de Geer, Edmond Chenevière, Edmond Fatio, qui sais-je encore.

*
**

Quel titre porte officiellement le confident secret des ombres de l'Athénée ? Il a varié suivant les temps, et l'on a commencé par concierge. Puis on a, par respect humain, renoncé à cette expression, ce qui prouve un oubli fâcheux de l'histoire. Sur ce point, je ne me retiens pas de glisser une anecdote. L'ami que j'évoquais à l'instant, qu'on eut plusieurs fois le bonheur d'entendre sous les abeilles plafonnantes, Marcel Bou-

teron, le pape des balzaciens en personne, avait dû faire au Père-Lachaise quelques recherches sur des tombes romantiques. Le préposé à ce champ du repos célèbre lui fut dans cette occasion d'un précieux secours. « Monsieur, lui dit Bouteron, quand il eut tout exploré, vous m'avez aidé à merveille. Je voudrais le reconnaître : si je puis vous servir, usez de moi, ne vous gênez pas. » « Eh bien voici, s'entendit-il répondre, je m'attriste de n'être ici que le concierge ; le mot me semble inégal à ma fonction. Mon rêve serait d'être conservateur. » Son obligé promit d'y réfléchir ; mais, ajouta-t-il, cette ambition m'étonne. « A votre place, de concierge ou de conservateur, c'est concierge que je choisirais. Ce nom a sa noblesse. Eh quoi, Monsieur, n'avez-vous entendu parler jamais d'Isabeau de Bavière, reine de France, concierge de la Conciergerie ? »

Il ne faut pas ébruiter ce fait lointain : nos concierges menaceraient de le prendre de haut avec nous. Avec cela, c'est un autre fait qu'à l'Athénée on ne dit plus jamais : concierge.

*
**

J'ai parlé des révolutions de l'Athénée, et je ne puis omettre la plus considérable. Je retourne donc aux salons, non plus en visiteur solitaire, mais après une conférence de la Classe des Beaux-Arts, à l'heure où l'on s'y presse autour du buffet. Celui-ci a une histoire entre toutes significative. Il porte un témoignage peu négligeable sur la transformation des mœurs dans une

cité jadis antisomptuaire. (N'oublions pas le buste de Calvin sur la façade nord.) Il fut un temps où l'on n'y servait que du thé et des gâteaux, du genre dit sec, comme le régime. Mais quel thé ! le meilleur, sans démenti, qu'on pût boire à Genève, du thé de chez Tchinta-Ni, pesé par les propres mains de ce bienfaisant Chinois. Et puis on vit apparaître l'alcool : (quels débats de conscience cela suppose !) sous la forme méridionale, atlantique, distinguée et néanmoins chaleureuse du porto. Il n'est pas à dédaigner non plus, car on a dans cette maison ce sens de la qualité célébré par Marcel Raymond. Le thé rituel continuait d'être offert. Mais enfin, au spirituel s'étaient joints les spiritueux.

De toute façon, il y avait progrès dans le sens du libéralisme, de l'éclectisme, du respect des droits de la personne. Mais on ne s'arrêta pas en si bonne voie. On devait réparer une longue injustice. Eh quoi, l'Extrême-Orient et le Portugal seraient-ils seuls à nous abreuver dans nos convenables agapes ? Pouvait-on plus longtemps fermer la porte au vin blanc genevois, ce grand calomnié ? Elle lui fut entrebâillée et ne se referma plus. Et enfin le whisky eut son tour (dans les grandes occasions) non pour lui-même, bien entendu, mais par égard à ce penchant qu'on note dans nos milieux traditionnels pour les pays anglo-saxons.

A cet assouplissement du buffet, si l'on peut ainsi parler sans incohérence, correspondit quelque chose de plus gai, de plus souriant dans l'atmosphère de nos fins de soirées, de plus détendu, de mieux inspiré, peut-être, et en un mot de plus humain. Vous aurez peine,

ô vous des jeunes générations, à vous représenter ce que fut cet âge d'abstinence. Et en effet on n'imagine pas que Jean Artus, quand on fête l'Escalade, après avoir récité quelques strophes d'une verve genevoise et d'une finesse athénienne, appelle la déconfiture des ennemis de la République, en levant une tasse de thé, celui-ci vînt-il du Bourg-de-Four !

Le merveilleux, c'est que l'Athénée, ayant franchi ce pas, n'ait en rien altéré le sens de la décence et du bon ton qu'on lui a, grâce à Dieu, vu toujours. Il ne vous arrivera jamais de lire dans les gazettes quelque entrefilet de ce genre : « Des individus surexcités, sortant au petit jour de l'Athénée, ont par leurs vociférations, tiré de leur sommeil les paisibles habitants de la rue Beauregard. La police, etc. » Nous sommes à l'abri d'une telle aventure et restons fermement attachés au principe du comme-il-faut.

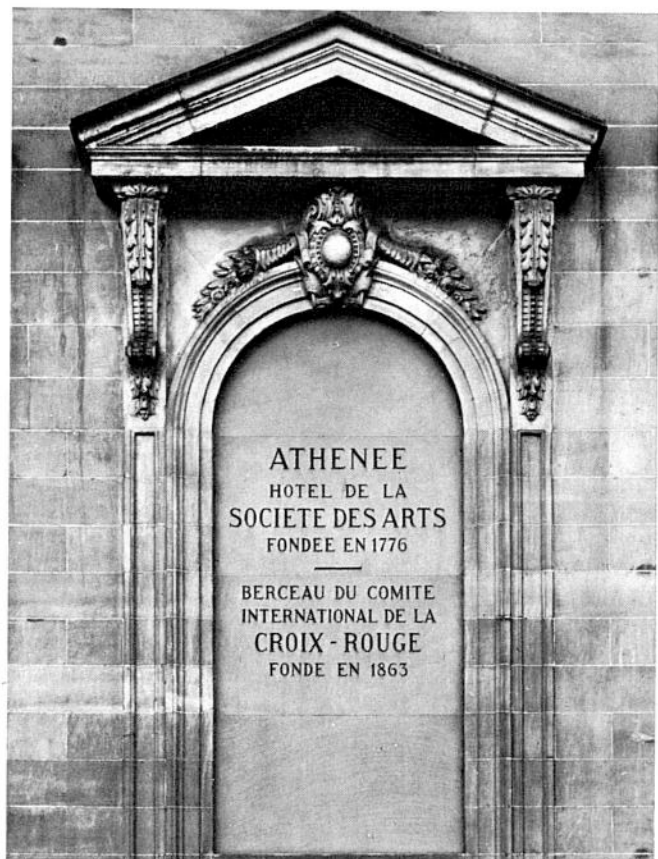
*
**

Je me promettais d'explorer l'Athénée exhaustivement. Mais c'est un sujet vaste. Nous n'avons jusqu'ici parcouru que le rez-de-chaussée : il nous faut monter aux salles d'exposition, pour redescendre ensuite jusqu'aux profondeurs. On accède à l'étage par un escalier facile autant que ceux des palais romains, qui se dédouble à mi-hauteur, sous deux tableaux portant les noms vénérés des bienfaiteurs de la Société des Arts, entre lesquels se voit le buste, dominant, comme il se doit, de Jean-Gabriel Eynard. Et l'on se trouve en moins

de rien dans une galerie aux arceaux gracieux, qui pose à tous un problème : où se diriger, à gauche ou à droite ? On est en effet dans la bivoie, à l'exemple d'Hercule. On n'a pas à choisir, comme ce héros, entre le vice et la vertu, mais entre la salle Crosnier et celles qui sont louées à la Société des Amis des Beaux-Arts, d'une égale réputation. La salle Crosnier est plutôt consacrée aux artistes nationaux ; dans les autres vous aurez l'avantage d'admirer les œuvres d'artistes contemporains, français pour la plupart, et cela s'explique sans peine.

Mais je ne fais ni de la chronique, ni de la critique. C'est à la personne seule de l'Athénée historique et vivant qu'aujourd'hui je m'intéresse. Je m'aide pour cela de mes souvenirs d'ancêtre. Ces salles sont ouvertes même le dimanche matin : c'était un rite autrefois, et peut-être l'est-ce toujours, de s'y rendre au sortir du culte, quand on se sent dans un état de spiritualité plus vive, et de pureté, en somme, pour ne pas redescendre trop vite et ne faire qu'un saut dans les trivialités du siècle. En cela paraissaient la délicatesse et le sens moral de gens nourris des discours qui s'entendaient sous le tournoiement des Abeilles. Quel rôle l'Athénée a tenu dans l'éducation genevoise ! C'est là qu'on pouvait acquérir le véritable tact !

Pour visiter l'ancienne bibliothèque, il faut reprendre l'escalier de tout à l'heure et descendre encore plus bas par un autre, pour atteindre, ne disons pas : au sous-sol ; car si l'on est au-dessous de la rue de l'Athénée, on domine encore, bien que de peu, la rue Eynard.



Inscription figurant sur la façade de l'Athénée, et rappelant la fondation, en 1863, du Comité international de la Croix-Rouge dans le bâtiment, alors inachevé.

(Photo Albert Grivel, Genève.)



Athénée. — Le Vestibule d'entrée

(Photo Albert Grivel, Genève.)



Athénée. — La Salle des Abeilles

(Photo Albert Grivel, Genève.)

Je me souviens, à moins que je ne rêve, d'un temps où cette « librairie », moins près du ciel que celle de Montaigne, était un souci un peu lancinant pour le bureau de la Société des Arts. Elle était inscrite assez souvent à l'ordre du jour des séances. Son aspect différait de ce qu'il est aujourd'hui. De grandes tables la meublaient en partie. En effet, on n'y allait pas uniquement pour consulter ou emprunter quelque ouvrage : on y pouvait certains jours, à certaines heures, travailler plus longuement, sous le regard d'une bibliothécaire silencieuse. Mais il y venait peu de monde. Et l'on s'en plaignit. Et l'on pensa peut-être à une économie. On remit à la Ville de Genève, donc, quelques milliers de volumes, qui sont à la disposition du public lettré à la promenade du Pin. Le nom de bibliothèque est resté, mais la salle ne se présente plus de la même façon. Plus de livres derrière les rideaux vert tendre des hautes vitrines. Plus de tables, mais un peuple de chaises. Car c'est maintenant une salle de conférences, doublant celle des Abeilles. Ces conférences, pour la plupart, sont « pures », si je puis m'exprimer ainsi, car elles se passent de projections. Or, selon Théophile Gautier, l'écrivain digne de ce nom doit pouvoir traduire tout par le verbe ; et le conférencier idéal devrait être à même de faire voir, sans écran, les choses les plus diverses. Comment la transformation de la bibliothèque s'est-elle accomplie ? Ce serait à rechercher, et j'y tâcherais si, au lieu d'évoquer plus ou moins fantasmagiquement l'Athénée en lui-même, j'avais à conter, avec rigueur, l'histoire de sa propriétaire.

Mais nous ne sommes pas encore descendus jusqu'aux profondeurs extrêmes. Au-dessous de cette salle, vouée elle aussi désormais aux enchantements de la parole humaine, s'en ouvre une autre, de même dimension, où siège la Société Médicale. J'ai découvert cela tout récemment, et par hasard. Le globe terrestre est entièrement exploré, mais l'Athénée, au moins à moi, dérobe des mystères, des *terrae incognitae*¹.

*
**

En me relisant, je m'effraie un peu d'avoir parlé du palais des ombres non sans quelque malice. Mais ceux qui me connaissent bien savent que c'est la forme que prend chez moi la tendresse de cœur. Il y a plus d'un demi-siècle, beaucoup plus, même, que j'en ai franchi la porte pour la première fois. Et j'y ai fait ma première conférence genevoise. Sur la Terre sainte, où j'avais passé quelques semaines, montrant une audace coupable et m'efforçant de vaincre un trac affreux. M. Lucien Gautier m'avait accordé l'honneur excessif de venir m'entendre, avec une douzaine d'autres per-

¹ La Société des Arts déploie une activité louable. Mais pour bien concevoir le rôle de l'Athénée, il y faut joindre celle des sociétés locataires. J'en ai déjà nommé deux : la Société Médicale et les Amis des Beaux-Arts. Et je complète la liste : Sociétés d'Histoire et d'Archéologie, de Géographie, de Physique, des Ingénieurs et Architectes, Etudes allemandes, Dante Alighieri et Société genevoise d'Etudes italiennes, Yoga, Cercle Bach, Literary Circle Geneva.

sonnes. Son indulgence me rasséréna. Pour bien montrer que j'étais conscient de la dignité des lieux où j'avais convié l'élite de ma ville natale, je m'étais mis en smoking — à cinq heures de l'après-midi. Cette tenue insolite symbolisait ma révérence ; et chaque fois que je reparaissais sous les Abeilles, je la porte en imagination. Si j'étais académicien, j'irais à l'Athénée en habit vert.

Henri de ZIÉGLER.

NAISSANCE DE L'ATHÉNÉE

Aux alentours de 1860, la vénérable Société des Arts, qui marchait allégrement vers son centenaire, eut l'envie de se mettre dans ses meubles.

A cet âge, une telle prétention n'a rien d'offensant. Jusque là, la « Société pour l'avancement des arts » fondée le 18 avril 1776 dans la salle du Magnifique Conseil des CC à l'Hôtel de Ville avec l'agrément de Messieurs les Syndics, avait connu en effet bien des vicissitudes immobilières. C'est dans le salon de l'un de ses fondateurs, Horace-Bénédict de Saussure, qu'elle avait commencé à prendre vie. C'est à l'Auditoire de théologie, puis derechef à l'Hôtel de Ville, qu'elle tint ses premières assemblées générales. Réorganisée en 1786 et prise à la fois en charge — et en tutelle — par l'agonisant gouvernement de la fin de l'Ancien Régime, elle reçoit de lui à cette occasion le sombre bâtiment du Calabri, construit en 1751 sur le bastion Mirond pour abriter l'école de dessin et heureusement disparu en 1932. C'est là qu'elle tint ses séances ordinaires et organisa son propre enseignement artistique jusqu'en 1826.

A cette date en effet, à peu près libérée de la tutelle gouvernementale, ce qui lui avait permis de traverser sans grands dommages les tristes années de l'Annexion française, la Société des Arts, qui se sentait à l'étroit au Calabri et songeait à faire construire un nouveau musée près de la Porte de Neuve, bénéficia du don magnifique des sœurs Rath en souvenir de leur frère, ancien lieutenant général au service de Russie. Construit de 1824 à 1826 sur les plans de l'architecte Vaucher, le Musée Rath appartenait certes à la Ville, mais ses fondatrices avaient formellement réservé à la Société des Arts un droit de jouissance à perpétuité.

Hélas et de tout temps, la morale pratiquée par l'Etat n'a que de lointains rapports avec l'équité ! Sitôt porté par l'émeute à l'Hôtel de Ville, le gouvernement de 1846 décidait la dissolution de la Société des Arts, considérée comme un dangereux foyer d'opposition conservatrice et la déposédait du Musée Rath. Bien entendu la victime regimba ; il fallut plusieurs années de discussion et finalement l'intervention d'un commissaire de police et de gardes municipaux (!) pour aboutir, le 19 mai 1851, à son expulsion spoliatrice.

Meurtrie, mais non abattue, la Société des Arts avait alors loué un appartement au 123 de la rue des Chanoines, qui est aujourd'hui le 9 de la rue Calvin. Plaidé par l'arrière-grand-père de l'auteur de cette notice, l'avocat Adolphe Des Gouttes, le procès qu'elle engagea ne lui rendit pas son local, mais du moins lui restitua ses collections. Par ailleurs, de quatre cents le chiffre de ses membres s'était élevé à sept cents. Libérée du

soin d'assurer un enseignement officiel, elle organisait des cours privés qui rencontrèrent un grand succès.

Tout cela coûtait cher, mais les finances de la Société étaient prospères. Tout cela aussi demandait de la place, et là la situation était moins favorable ; l'appartement de la rue des Chanoines se révélait trop exigü et des salles louées au Casino de Saint-Pierre, malcommodes. C'est alors qu'intervinrent M. et M^{me} Gabriel Eynard.

Au soir d'une longue vie tout entière consacrée au bien public, le fastueux financier, qui venait de s'illustrer dans la cause de l'indépendance hellénique, et sa brune et piquante épouse, Anna Lullin, qu'on nommait dans sa jeunesse M^{lle} de Trop et qui ne fut de trop ni pour son mari ni pour sa cité, décidèrent de venir en aide à la Société.

Depuis 1821 ils habitaient en bordure des Bastions, l'élégant palais que l'architecte G. Salucci avait bâti pour eux (bien qu'une inscription rédigée par leur oncle, Marc-Auguste Pictet, leur attribue un peu abusivement des talents de constructeurs qu'ils n'avaient pas !), puis, au fur et à mesure de la démolition des fortifications, dès 1858 en avaient aménagé les alentours.

Un peu plus haut que le Palais Eynard, une jolie pente gazonnée reliait le bas de la rue Beauregard à la promenade des Bastions. C'est là que les Eynard comptaient placer le futur Athénée, entouré de plantations. Mais l'Etat, qui décidément ne facilitait pas la tâche des généreux particuliers, vendit le terrain à une société immobilière qui l'exploita par blocs mal taillés sur des pentes rendant la construction presque

impossible. Les Eynard durent se contenter d'un rectangle étroit et allongé qu'on voulut bien leur rétrocéder et qui était trop étriqué pour obtenir une distribution intérieure satisfaisante, les différences de niveaux rendant de plus les accès très compliqués.

La tâche qui attendait les architectes, Gabriel Diodati et Ch.-A. Schaeck, n'était donc pas facile. La vérité historique oblige à dire que M^{me} Eynard qui, nous l'avons vu, se piquait de talents architecturaux et de plus, souffrant d'insomnies, remaniait pendant la nuit les projets diurnes de ses mandataires, n'intervint pas toujours à bon escient. C'est ainsi, par exemple, que fut sacrifiée la double colonnade, pareille à celle du palais voisin, qui aurait à la fois constitué une belle symétrie architecturale et facilité l'accès du bâtiment en cas d'intempéries. Compte tenu de ces divers *impedimenta*, il faut avouer que l'Athénée ne fait cependant pas trop mauvaise figure entre les beaux ensembles architecturaux de la rue Beauregard qui la dominent et les somptueuses frondaisons du Cavalier Micheli et des Bastions qui moutonnent à ses pieds.

Trop âgé pour assister lui-même à la cérémonie (il allait avoir 86 ans et devait mourir seize mois plus tard, le 5 février 1863), Jean-Gabriel Eynard se fit représenter à la pose de la première pierre, le 28 septembre 1860, par deux de ses neveux qui rédigèrent la pièce suivante :

« L'an mil huit cent soixante et le vingt-huit septembre, la première pierre de cet édifice a été posée par M. Charles Eynard-Eynard et M. le comte Henri



Athénée. — Le Grand Salon

(Photo Albert Grivel. Genève.)

de Budé-Lullin en présence de MM. Charles-Adolphe Schaeck et Gabriel Diodati, architectes, au nom de M. Jean-Gabriel Eynard qui le consacra à l'usage de la Société pour l'encouragement des Arts, dont les travaux ont puissamment contribué au lustre et à la prospérité de Genève, en y maintenant le goût des arts et des sciences chez toutes les classes de citoyens.

» Le fondateur fait des vœux pour que ce nouveau local serve à favoriser les progrès des arts et de l'industrie dans cette ville à laquelle il a toujours porté la plus vive affection. »

Trois ans plus tard, l'édifice, qui devait coûter trois cent mille francs, somme considérable pour l'époque, était achevé et, le 5 janvier 1864, la Société des Arts tint pour la première fois son assemblée générale dans la grande salle du rez-de-chaussée, sous le vol tournoyant des abeilles peintes par Jean-Jacques Dériaz et le regard figé des médaillons de Poggi représentant vingt-six Genevois et Genevoises célèbres¹. Au-dessus des six fenêtres hautes donnant sur la rue de l'Athénée

¹ Soit quatre artistes : Dassier, Petitot, Saint-Ours et Pradier ; quatre physiciens : De Luc, Prevost, M.A. Pictet et Th. de Saussure ; deux médecins : Bonet et Tronchin ; deux philosophes : J.R. Chouet et Abauzit ; trois érudits et moralistes : Estienne, Bonivard et M^{me} Necker de Saussure ; un théologien : Th. de Bèze ; un jurisconsulte : Jacques Godefroy ; un patriote : Philibert Berthelier ; un amiral : Le Fort ; un historien : Sismondi ; deux naturalistes : Abraham Trembley et Augustin-Pyramus de Candolle ; deux mathématiciens : Gabriel Cramer et J.L. Calandrin ; deux inventeurs : Argand et Tavan, horloger. Le choix était bon !

et flanquant le porche d'entrée aux quatre colonnes corinthiennes, puis sur la façade ouest, neuf bustes sculptés par Dorcière, Menn et Dufaux et encastrés dans autant de niches, représentent (très approximativement pour les deux premiers d'ailleurs, car on n'en possède pas d'effigie authentique !) Adhémar Fabri, Besançon Hugues, Jean Calvin, Michel Rozet, Jean-Jacques Rousseau, Charles Bonnet, Ami Lullin et Charles Pictet de Rochemont — là aussi palmarès judicieux et qui vaut mieux en tout cas que celui des musiciens gravés sur la façade du Victoria-Hall ou que les mensonges épigraphiques de la salle du Conseil Général !

Quelques semaines plus tôt, et donc dans un édifice à peine achevé, l'Athénée avait reçu ses lettres de noblesse internationale et charitable ; c'est en effet dans son grand salon, prêté par M^{me} Eynard, que se tint, les 26 octobre 1863 et jours suivants, la première conférence de la Croix-Rouge, née de l'impulsion géniale d'Henry Dunant à Solférino et organisée par la Commission des Cinq : G.-H. Dufour, Gustave Moynier, Louis Appia, Th. Maunoir et naturellement Henry Dunant, initiative alors entièrement privée, à laquelle le général Dufour assurait le prestige de son âge et de sa carrière, et Moynier, qui en fut la cheville ouvrière, l'appoint de ses remarquables dons d'organisateur réfléchi et précis.

A son tour, le 30 octobre 1868, Anna Eynard rejoignait son mari dans la mort ; mais elle avait pris les précautions nécessaires pour assurer la survie de son œuvre. Locataire de l'Athénée pour une somme très modeste, qui ne dépassait pas celle qu'elle payait à la

rue des Chanoines, la Société des Arts peut en 1903 et grâce à la générosité de certains des actionnaires de la Société immobilière qui avait succédé aux héritiers Eynard devenir propriétaire de la belle demeure qui avait été construite pour elle et qui est aujourd'hui centenaire.

*
**

Qu'était-ce donc que cette Genève de 1863-1864 qui vit ainsi inaugurer l'Athénée ? Un article de la *Revue internationale de la Croix-Rouge*, écrit à l'occasion du quatre-vingt dixième anniversaire de sa fondation, l'évoque en ces termes :

« Une petite ville de 60.000 habitants — mais encore la seconde de Suisse. (Elle était la première en 1814 ; mais sa situation excentrique au point de vue national, le hérissément des frontières et la différence des monnaies avec ses voisins de France lui feront perdre ce rang par la suite au profit de Zurich, puis de Bâle, plus centrales et mieux favorisées par la géographie.)

» Topographiquement parlant, elle est en plein âge ingrat et, dégingandée, étire un peu au hasard des membres graciles d'adolescent. Dix ans plus tôt, le corset des fortifications qui l'enserrait vainement depuis des siècles et ne servait militairement plus à rien a enfin sauté. Démolis, les bastions, les casemates, les glacis ne survivront que dans quelques noms de rues ou de promenades. A leur place et hélas ! sans plan d'ensemble suffisant, les nouveaux quartiers se créent : certains, réussis et aérés comme les Tranchées, d'autres

incohérents et objets d'horreur pour les urbanistes futurs comme les Eaux-Vives et les Pâquis. En 1864, le pont du Mont-Blanc n'a que trois ans d'âge, le pont de la Coulouvrenière sept — et le pont de l'Île près de deux mille, car il existait avant César et c'est par lui, comme on l'a dit avec justesse, qu'a passé toute l'histoire de la cité. Côté parcs, le jardin Anglais vient d'être inauguré, en même temps que la place des Alpes, qui attendra encore seize ans sa médiocre copie du tombeau des Scaliger, mausolée raté d'un duc allemand richissime et bizarre, lequel n'a pas encore fait de la cité où il mourra sa légataire universelle, mais contestée. La Treille, aménagée dès le XVI^e siècle, la promenade Saint-Antoine dès le XVIII^e, les Bastions au début du XIX^e sont, avec les communs de Plainpalais ou du Pré-l'Evêque les seuls îlots de verdure d'une ville qui ne méritera que plus tard son surnom de « cité des parcs ».

» Il est vrai que les Genevois n'ont pas besoin de marcher longuement pour retrouver les arbres qui manquent à leur agglomération. Malagnou, Florissant, Champel, la Roseraie, la Jonction, Saint-Jean, la Servette et Sécheron sont encore la pleine campagne, à peine touchée par la lèpre des lotissements. Des fenêtres de l'Hôtel de Ville, sans être arrêtée par les bâtiments de l'Université, qui ne s'édifieront que quatre ans plus tard, la vue s'étend, large et sereine, sur un ample mou-tonnement vert de prés et de bois que ne percent qu'aux jours clairs les clochers des églises de banlieue ou de campagne : Plainpalais, édifié en 1847, Lancy, parois-

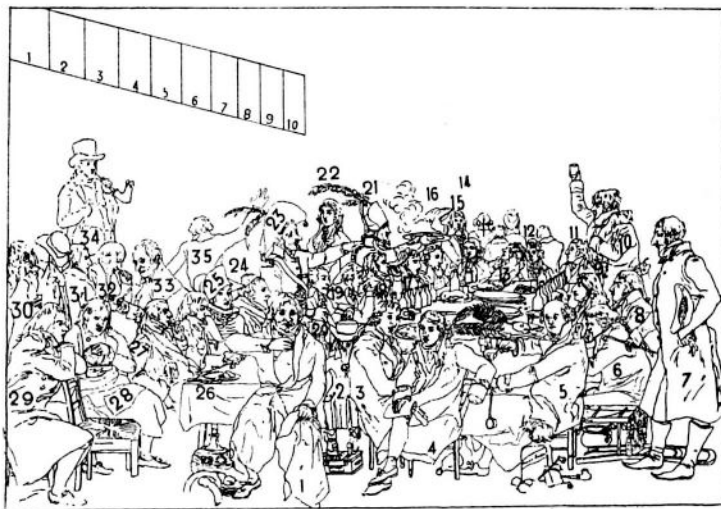
siale catholique astucieusement élevée par Pontverre vers 1700 pour « marquer le coup », Confignon où le même Pontverre reçut Jean-Jacques vingt-cinq ans plus tard. Mais déjà ce qu'on appelle pompeusement la « civilisation » a commencé sa guerre à la nature. A Cornavin, le chemin de fer a remplacé les pâturages et l'horrible gare, démolie depuis lors, vieille de six ans seulement, n'a pas encore eu le temps de se noircir à la fumée des locomotives ; à Plainpalais, les abattoirs au Quai du Cheval Blanc sont battant neufs ; à la Jonction, l'usine à gaz, qui sautera quarante ans plus tard, est déjà debout. Et dans la ville même, à une allure accélérée les souvenirs du passé font place aux bâtiments utilitaires. Cette année-même, 1864, la Tour Maîtresse est démolie, mais on construit la poste du Stand ; l'année d'avant, 1863, a vu disparaître la Porte Neuve, mais s'édifier les hôtels du quai du Mont-Blanc ; au boulevard du Plainpalais, qui ne s'appelle pas encore Georges-Favon, le Temple Unique des Francs-Maçons, avant de devenir le Sacré-Cœur, étale depuis peu son faux portique classique ; sous Champel, l'hôpital se bâtit lentement ; square Toepffer, l'église russe va mettre au jour ses coupoles dorées ; Boulevard Helvétique, la salle de la Réformation a un an ; Place Neuve, le Conservatoire en a six et le théâtre, incendié (déjà) en 1782, reconstruit l'année suivante, s'apprête à traverser la place de l'est à l'ouest. »

Telle est, extérieurement parlant, la Genève de 1863-1864. Intérieurement, nous l'avons vu, la crise n'a pas été moins violente ; émeutes, révolutions même, spo-

liation d'institutions vénérables, démolition et reconstruction de quartiers entiers se sont succédé à un rythme excessif. « Où allons-nous, tout est bouleversé » doivent déjà se lamenter les *laudatores temporis acti*. Mais ce n'est là que courte vue. En fait, et malgré quelques soubressauts encore, c'est une nouvelle Genève, moins repliée sur elle-même, plus largement ouverte au monde, qui naît. Issu des douleurs mêmes de cet enfantement, l'Athénée pour sa part aura son rôle à jouer, modeste mais efficace, dans cette transformation. Voilà pourquoi il importait de célébrer son centenaire et d'en évoquer brièvement l'histoire.

Paul-F. GEISENDORF.

CATALOGUE
DES PIÈCES EXPOSÉES DANS
LES SALONS



1. Rey ; 2. Ferrière ; 3. Janin ; 4. Roland ; 5. Am. Marc ; 6. At. Lugardon ; 7. Morand (?) ;
 8. Clavel ; 9. Suez ; 10. Jaques Bellot ; 11. Binet l'orfèvre ; 12. Moré l'ainé ; 13. Le Royer ;
 14. Melly Joly ; 15. (?) ; 16. (?) ; 17. (?) ; 18. (?) ; 19. Wessel ; 20. Trautmann 21. Le concierge
 Dutruy ; 22. (?) ; 23. Le colonel Pierre Favre ; 24. (Béranger) Melly ; 25. Archinard ; 26. Julien
 de la Morthe ; 27. Franc. Richard ; 28. J. Labarthe ; 29. Decerve ; 30. Jean-Jacques Galline ;
 31. (?) ; 32. Niqueler ; 33. Richard (père de M. Bellamy) ; 34. Pinon ; 35. J.-F. Fatio.

PORTRAITS SUSPENDUS A LA PAROI :

1. (?) ; 2. (Le Royer) Soret ; 3. Vignier, notaire ; 4. (?) ; 5. (?) ; 6. Mathey, président du
 Tribunal de Commerce ; 7. (?) ; 8. (?) ; 9. Scherer ; 10. Sueur.



Le Banquet du Cercle des Mignons

Aquarelle sur papier, par Wolfgang-Adam Töpffer.

(Voir page ci-contre, la « clé » de cette amusante caricature.)

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)

Salle des Abeilles

1 Portrait du Conseiller François Tronchin (1704-1799).

Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809); 84,5:111,5.

Le célèbre conseiller, ami de Voltaire et de Diderot, et grand amateur d'art, est représenté, assis, coiffé d'un bonnet blanc, au milieu de ses collections qui avaient étendu sa renommée à travers toute l'Europe. En 1771, le Conseiller Tronchin avait vendu deux cent tableaux à l'impératrice Catherine II. (Voir illustration.)

2 Portrait du peintre genevois Robert Gardelle (1682-1765).

Huile sur toile de Daniel Le Clerc ; 83 : 67,5.

L'artiste, qui fut élève de Largillière, est représenté, debout, de face, tenant sa palette et ses pinceaux.

3 Marc-Auguste Pictet, président de la Société des Arts de 1799 à 1825 (1759-1825).

Buste en marbre sculpté par Jean-Jacques (dit James) Pradier (1792-1852), en 1826.

Sous le buste de Marc-Auguste Pictet : Bas-relief allégorique, en marbre, sculpté par Jean-Etienne (dit John) Chaponnière (1801-1835).

4 Portrait du peintre genevois Firmin Massot (1766-1849).

Huile sur toile de Jeanne-Louise-Amélie Remilly (dite Munier-Romilly) (1788-1875), élève du portraitiste Massot ; 82 : 70.

5 Portrait du Préfet du Léman, Ange-Marie d'Eymar (né vers 1740, mort en 1803).

Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809), 74 : 59.

Eymar, ardent disciple de Rousseau, fit voter, en 1791, la loi du transfert de ses cendres au Panthéon. Nommé, le 2 mars 1800, Préfet du Département du Léman, il se fit remarquer par ses dispositions conciliantes envers les Genevois.

Ce portrait a figuré à l'exposition « Les Préfets dans l'histoire » organisée par les Archives Nationales, à Paris, en 1950, à l'Hôtel de Rohan.

- 6 Portrait de M^{lle} Henriette Rath (1773-1856),
peintre et miniaturiste, bienfaitrice de la Société des Arts.**
Huile sur toile, ovale, de Jules Hébert (1812-1897), signée, à droite : « J. Hébert » ; 65 : 52,5. (Voir illustration.)
- 7 Autoportrait du peintre genevois Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809).**
Huile sur toile, ovale ; 61,5 : 52.
L'artiste, qui s'est représenté de buste, trois-quarts droite, avec un chapeau sur la tête, a fait don, lui-même de ce portrait, à la Société des Arts.
- 8 Augustin-Pyramus de Candolle, président de la Société des Arts de 1825 à 1841 (1778-1841).**
Buste en marbre, sculpté par Louis-Etienne-André Dorcière (1805-1879), signé à droite : « S.L. Dorsière ».
- 9 Portrait du sculpteur genevois Jean Jaquet (1765-1839).**
Huile sur toile, de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809) ; 70 : 53,5.
Jean Jaquet fut élève de Pajou, à Paris, avant de diriger l'Ecole de dessin d'ornements de Genève. Ses multiples décorations d'intérieur, le plus souvent d'un beau style Louis XVI, l'ont rendu célèbre, de son vivant déjà.
- 10 Portrait de Théodore de Saussure, président de la Société des Arts de 1871 à 1899 (1824-1903).**
Pastel de M^{lle} Aimée Rapin, signé, à droite en bas : « Aimée Rapin, 1904 » ; 111,5 : 81.
- 11 Portrait du peintre paysagiste genevois Pierre-Louis de La Rive (1753-1817).**
Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809) ; 95 : 84.
Don de M. Perdriau de La Rive.
- 12 Portrait du peintre genevois Jean-François-André Duval (1776-1854).**
Huile sur toile d'Alfred van Muyden, signée à droite, en bas : « A. van Muyden » ; 95 : 74,5.
Amateur éclairé et possesseur d'une fort belle collection de tableaux, Duval, est représenté, ici, assis dans un fauteuil, de face.

Vestibule

13 Paysage au bord de la mer.

Huile sur toile du peintre paysagiste genevois Elysée-Jules Gustave Castan (1823-1892), élève de Calame et président de la Classe des Beaux-Arts en 1891.

14 Paysage italien antique, avec personnages.

Huile sur toile du peintre genevois Pierre-Louis de La Rive (1753-1817), signée, à droite en bas : « de La Rive pinx., 1786 » ; 142 : 188.

15 Barques sur le Nil.

Huile sur toile, du peintre genevois Etienne Duval (1824-1914). Etienne Duval, fils de François Duval (voir au N° 12), fut élève de Calame avec qui il effectua maints voyages en Italie. Ses paysages du Nil lui valurent, en son temps, une grande notoriété.

16 Vue de Genève et du Mont-Blanc. (Concours Tronchin 1853.)

Huile sur toile du peintre genevois Georges-Jean-Philippe Julliard (1818-1888), signée à droite en bas : « H.P. George » ; 63 : 98.

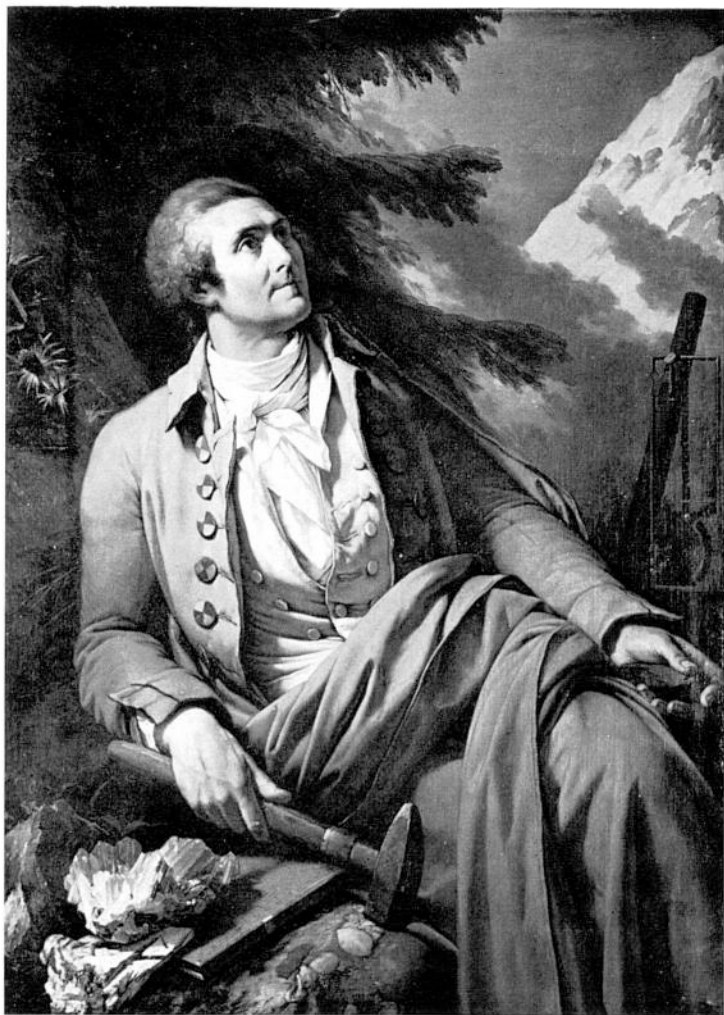
17 Sujet italien (Concours de 1855).

Huile sur toile du portraitiste et paysagiste genevois André-Abraham Zwahlen (1830-1903), signée, en bas à gauche : « Zwahlen » ; 93 : 64,3

Don de l'auteur.

Salon

- 18 **Autoportrait du peintre genevois Jules Crosnier (1843-1917).**
Pastel, signé, à droite en bas : « J. Crosnier, 1905 » ; 47 : 58 app.
Jules Crosnier, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Genève, donna une grande impulsion à la vie artistique genevoise par les expositions nombreuses qu'il organisa, sa grande activité dans le cadre de la Société des Arts, et la revue « Nos anciens et leurs œuvres » qu'il dirigeait à Genève.
- 19 **Autoportrait du dessinateur et graveur genevois Abraham Bouvier (1801-1872).**
Huile sur toile, représentant l'artiste assis, accoudé à une chaise ; 73 : 55.
Don de M. le Dr Ch. Spiess.
- 20 **Portrait d'Alphonse Revilliod (1833-1900).**
Huile sur bois ; auteur inconnu ; 18,3 : 14.
Alphonse Revilliod publia plusieurs études consacrées aux arts picturaux et plastiques et notamment une « Vie et les œuvres de Jean-Etienne Liotard ».
- 21 **Portrait du pasteur Ducros.**
Huile sur cuivre de Robert Gardelle (1686-1766), peinte en 1734 ; 22 : 17.
Don de M^{me} Ducros-Ritter.
- 22 **Les femmes savantes.**
Huile sur bois de M^{me} Amélie Leleux (1824-1885), élève de Lugardon ; signée, à gauche en bas : « Emilie Leleux » ; 55 : 45.
Don de M^{me} Berthet-Leleux.
- 23 **Portrait du peintre et pastelliste genevois Louis-Ami Arlaud-Jurine (1751-1829).**
Huile sur bois de François Ferrière (1752-1839) ; 21,5 : 18.
Louis-Ami Arlaud-Jurine fut élève de Liotard et de Vivien, à Paris. Il fit du pastel, de l'huile et de la peinture sur émail, mais est surtout célèbre par ses miniatures sur ivoire.



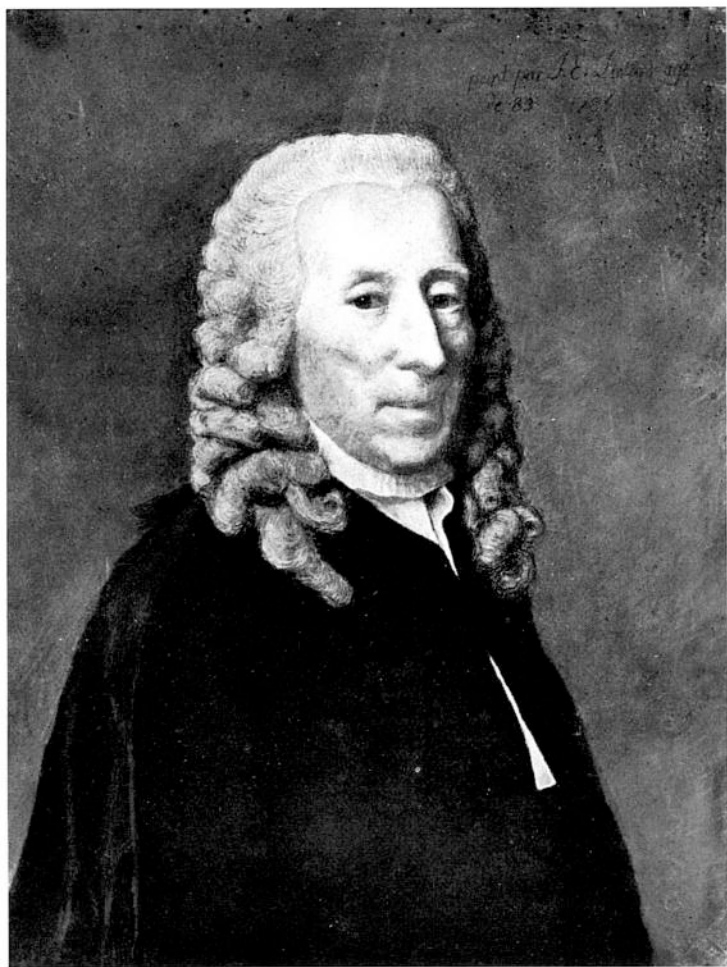
Portrait d'Horace-Bénédict de Saussure
principal fondateur de la Société des Arts de Genève.
Portrait à l'huile par Jean-Pierre Saint-Ours.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)



Portrait du docteur Théodore Tronchin
Pastel de Maurice Quentin de La Tour.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)



Portrait du syndic Louis Sales
Pastel de Jean-Etienne Liotard.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)



Portrait du Conseiller François Tronchin
Peinture à l'huile par Jean-Pierre Saint-Ours

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)

- 24 **Portrait de M^{me} Ducros, femme du pasteur.**
Huile sur cuivre de Robert Gardelle (1686-1766), peinte en 1734 ; 22 : 17.
- 25 **Portrait du professeur de chimie Pierre-François Tingry (1743-1821) et de sa femme.**
Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809) ; 136 : 107.
Le savant est représenté assis, de face, au milieu de son laboratoire, son épouse se tenant, debout, derrière lui, sur sa gauche.
- 26 **Portrait du docteur Jean-Louis Prévost-Moultou (1791-1851).**
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855) exécutée vers 1812 ; 15 : 11,5.
Don de M^{me} Streckheisen-Moultou.
- 27 **La Madone de Pérouse, d'après Raphaël.**
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855) ; 18,5 : 18,5.
Don de l'auteur.
- 28 **Portrait du mécanicien Petitpierre.**
Huile sur toile de Jérémie Arlaud (1758-1828), (frère de Louis-Ami Arlaud ; voir N^o 23) ; 47 : 35.
- 29 **Portrait d'Henri-François-Lucien de Candolle, président de la Société des Arts de 1900 à 1914.**
Huile sur toile d'Henri van Muyden, signée en haut, à droite : « Hri. van Muyden, 1924 » ; 75 : 60.
- 30 **Autoportrait du peintre genevois J.-F. Victor Dupont (1785-1863).**
Peinture sur porcelaine ; 16 : 33 app.
Don de l'auteur.
- 31 **Portrait du syndic Jean-Jacques Rigaud (1786-1854), en 1826.**
Peinture sur porcelaine de J.-F. Victor Dupont (1785-1863), signée, à droite : « Vi. Dupont, 1826 » ; 21 : 17,5.
Don de l'auteur.

- 32 Portrait du syndic Jean-Louis Sales (1716-1794), en 1785.**
 Pastel de Jean-Etienne Liotard (1702-1789), signé, en haut à droite : « Peint par J.-E. Liotard, âgé de 83, 1785 » ; 49,5 : 38,2.
 Don de la famille. (Voir illustration.)
- 33 Portrait du peintre et miniaturiste genevois Pierre-Louis Bouvier (1766-1836).**
 Huile sur toile de François Ferrière (1752-1839) ; 47 : 37.
 Pierre-Louis Bouvier, professeur à l'Ecole de dessin du Musée Rath, est représenté en pied, assis devant son chevalet, tenant une toile de la main gauche, au dos de laquelle se lit la signature : « F. Ferrier pinxit, 1834 ».
- 34 Portrait du docteur Théodore Tronchin (1709-1781)**
 Pastel de Maurice Quentin de La Tour (1704-1788) ; 64 : 52.
 Ce portrait du plus célèbre médecin genevois du XVIII^e siècle, propagateur de l'inoculation sur le continent dès 1748, en même temps qu'homme de lettres et savant consulté des quatre coins de l'Europe, est sans conteste le plus beau fleuron des collections de la Société des Arts.
 Longtemps attribué, à tort, à Liotard, ce chef-d'œuvre du grand pastelliste Quentin Latour, a été donné à la Société des Arts par le colonel Tronchin Calendrini. (Voir illustration.)
- 35 Portrait du professeur Marc-Auguste Pictet (1752-1825), président de la Société des Arts de 1799 à 1825.**
 Peinture sur émail d'Henri l'Evêque (1769-1832), signée, au centre en bas : « L'Evêque l'aîné » ; 10,5 : 12 app.
 Le grand savant genevois dont la présidence de la Société des Arts fut marquée par une refonte importante de cette institution, est représenté assis, de face, écrivant devant une table, chargée d'instruments scientifiques et de papiers.
- 36 Portrait du professeur de dessin genevois Georges Vanière (1740-1834), en 1816.**
 Miniature sur ivoire de Louis-Ami Arlaud-Jurine (1751-1829) ; 9,3 : 8,5.
 Don de M. G. Maurice.

37 Le Banquet du Cercle des Mignons.

Aquarelle sur papier de Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847) ; 74,5 : 71,5.

« Le Banquet du Cercle des Mignons a été remis à la Société des Arts, lors de la dissolution, en 1862, de ce cercle, où Pictet de Sergy voyait « le principal arsenal de forces vivantes et dévouées qu'utiliserait l'avenir ». Toute une époque revit dans cette scène, présentée avec la malice habituelle du peintre attitré des ridicules et des faiblesses de ses contemporains ; la satire ne s'y est pas faite méchante, comme dans telle caricature connue, mais une observation impitoyable souligne les affaissements significatifs et les sérieux involontaires qui suivent un repas copieux et des libations abondantes, tandis que les fortes têtes se livrent à des contemplations philosophiques suggérées par la fumée des pipes. Cette « charge » de grandes dimensions est composée avec autant d'art que les Noces de Cana, et elle forme un ensemble de valeurs claires fort agréable à regarder ». (Extrait de l'ouvrage de Jules Crosnier sur la Société des Arts.)

Pour identifier certains des personnages, on consultera la « clé » figurant en face de l'illustration. (Voir illustration.)

38 Portrait du géologue et physicien genevois Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), principal fondateur de la Société des Arts.

Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809) ; signée, au centre en bas : « J.-P. Saint-Ours, 1796, pour la Société des Arts de Genève » ; 133,5 : 57. (Voir illustration.)

39 Portrait du pasteur Jean Senebier (1773-1795).

Miniature sur ivoire de Pierre-Louis Bouvier (1766-1836) ; signée et datée, à gauche en haut : « Bouvier 1801 ». 7,5 : 7,8.
Don de l'auteur.

40 Portrait de Frédéric-Guillaume Maurice (1750-1826), maire de Genève, en 1802.

Miniature à l'huile et à la gouache sur ivoire d'Henriette Rath (1773-1856), peintre de portraits et d'émaux. Signé à gauche : « Rath, 1802 ». 9,2 : 7,5.

Don de l'auteur.

- 41 Autoportrait du pastelliste genevois Jean-François Guillebaud (1718-1799).**
 Pastel sur papier. Buste de trois-quarts droit. 45,5 : 39,5.
 Pastelliste habile, Jean-François Guillebaud, qui signait ses œuvres, comme son père, Barthélemy : « Guillibaud », a laissé de nombreux portraits toujours d'excellente qualité, dans les familles genevoises.
- 42 Autoportrait du peintre genevois Jean Huber (1722-1786).**
 Pastel sur papier. 49,2 : 62.
 Après avoir été officier au service de Hesse-Cassel, Jean Huber, de retour à Genève, se mit à la peinture et acquit bientôt une certaine notoriété en empruntant ses sujets à la vie de Voltaire.
 Don de l'auteur.
- 43 Portrait du sculpteur Jean Jaquet (1765-1839).**
 Huile et gouache sur vélin d'Henriette Rath (1773-1856). Signé à gauche : « M^{lle} Rath, 1817 ». 25,5 : 24.
- 44 Portrait du sculpteur James Pradier (1792-1852).**
 Huile sur bois, de Jean-Marie-Baptiste Fouque, signée à droite : « à son ami Fr. Marin Fouque ». 23,3 : 18,3.
 Don de M. le Dr Marin.
- 45 Autoportrait du peintre Gaetano-Marc-Innocent Durelli**
 professeur d'architecture et d'ornements aux écoles de dessin de Genève. Huile sur toile. 55 : 45.
- 46 Portrait de M^{me} Milano Gerber.**
 Dessin au crayon de couleur et fusain sur papier blanc, d'Antonio Licata, élève de l'Académie des Beaux-Arts, à Rome et Naples. Buste de face. Signé à droite en bas : « Ant. Licata del ». 13 : 10.
 Legs Adrienne Guillaumet.
- 47 Portrait sur émail de Louis XIV.**
 Miniature de Jean Petitot (1607-1691) ; buste de profil gauche. 34 : 29.
 Don de la famille de Sellon.
- 48 Autoportrait du peintre sur émail J.-F. Favre (1751-1807).**
 Miniature ovale. Buste de trois-quarts droit. 6 : 5.

- 49 **Portraits d'Isaac Boidard et de sa femme.**
Emaux sur cuivre, de Jacques Thouron, signés et datés à droite : « Thouron, 1758 ».
Don de M^{lle} Boidard.
- 50 **Portrait de M^{me} Jenny Benedict (1801-1859), en robe bleu.**
Dessin au crayon de couleur sur papier blanc. Signé à droite en bas : « Dauria ».
- 51 **Portrait du miniaturiste Marc-Louis Arlaud (1772-1845), fondateur du Musée de peintures de Lausanne.**
Huile sur toile de J.-Alfred van Muyden (1818-1898) ; signée et datée, à droite en bas : « A. van Muyden, 1844 ». 89 : 72.
Don de M. Louis Arlaud.
- 52 **Portrait du docteur Louis Odier (1748-1817), assis devant une bibliothèque.**
Huile sur toile de Firmin Massot (1766-1849). 31,5 : 26,5.
Don de l'auteur.
- 53 **Portrait du professeur de dessin Georges Vanière (1740-1834).**
Huile sur bois de Saint-Ours (1752-1809), signée et datée à droite : « St-Ours 1803 ». 46,3 : 36,5 app.
- 54 **Autoportrait du portraitiste et miniaturiste François Ferrière (1732-1839).**
Huile sur cuivre. 36 : 31,3.
Don de l'auteur.
- 55 **Portrait du maire Frédéric-Guillaume Maurice (1750-1826).**
Huile sur toile de Jean-Pierre Saint-Ours (1752-1809). 63 : 51.
Don de M. Maurice.
- 56 **Portrait du peintre Jean-François Audéoud (dit James), (1793-1857).**
Email sur cuivre de Juliette Hébert, d'après M^{lle} Straub. Signé à gauche en bas : « Juliette Hébert, mai 1862 ». 13,9 : 10,1.
- 57 **Jean-Louis Grenus, (1721-1782), premier président de la Société des Arts.**
Huile sur toile de Robert Gardelle. 80 : 65.

- 58 Portrait de M^{me} Ducros, femme du pasteur.**
Huile sur toile de Robert Gardelle (1682-1766). 22 : 17.
Don de M^{me} Ducros-Ritter.
- 59 Autoportrait du peintre genevois Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847).**
Huile sur bois. 36,8 : 27,5 app.
- 60 Portrait de François Duval-Töpffer (1776-1854).**
Email sur cuivre d'après le tableau d'Alfred van Muyden (voir N° 12), exécuté par Charles Glardon (1825-1887). 15 : 10.
- 61 Portrait de M. de Combrias.**
Huile sur toile de Constant Vaucher (1768-1814). 55,5 : 45.
Don de M^{me} Henriette Jaunin.

Galerie

62 Etude de nu, de dos.

Sanguine sur papier de François Boucher (1703-1770). Signée à gauche en bas : « Bouché ». 19 : 29,1 app.

63 Jeune paysanne debout, de trois-quarts.

Mine de plomb sur papier de Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847). 27,6 : 14,9.

Don de M. Carl de Geer.

64 Etude de nu, de dos, debout.

Mine de plomb sur papier de Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867). 28,5 : 12,1.

Don de M. René Engel.

65 Portrait d'une jeune femme.

Aquarelle de Jean-Baptiste Isabey (1767-1855). Signé : « Isabey ». 17 : 13.

Don de M^{me} Audéoud-Binet.

66 Paysage.

Sépia encadrée d'une suite de figures, charges et caricatures. Aquarelle de Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847). 25,3 : 34,7.

Legs de M. E. Duval.

67 Portrait ovale d'une jeune femme.

Aquarelle de Jean-Baptiste Isabey (1767-1855). 22,4 : 16,8.

Ayant obtenu de faire le portrait de Marie-Antoinette, du duc d'Angoulême et du duc de Berry, Isabey prit très vite une place marquante parmi les miniaturistes et les dessinateurs à l'estampe et au lavis.

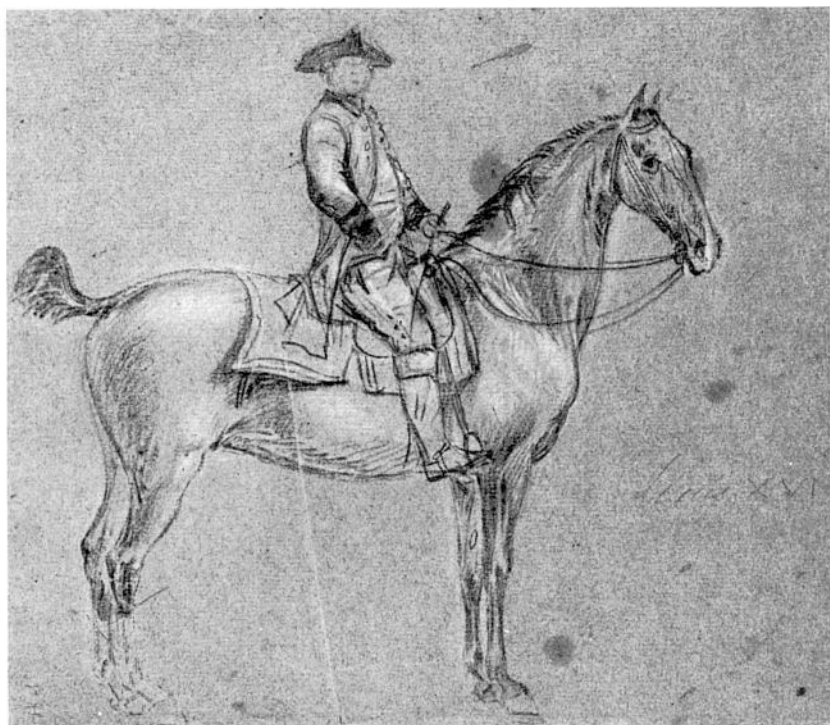
Don de M. E. Duval.

- 68 **Etude pour le portrait de M^{lle} d'Haussonville.**
 Mine de plomb de Jean-Auguste-Dominique Ingres ((1780-1867).
 34,5 : 20.
 Le portrait à l'huile se trouve aujourd'hui dans la Frick Collection, à New-York. Cette esquisse a figuré à l'exposition « De Watteau à Cézanne », au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.
 Don de M. René Engel.
- 69 **Paysanne debout.**
 Sépia et crayon de Wolfgang-Adam Töpffer (1766-1847). Signé à gauche : « W.-A. Töpffer ». 27,2 : 13,8.
 Don de M. Carl de Geer.
- 70 **Portrait d'une jeune femme assise.**
 Mine de plomb et crayon aquarellé de Firmin Massot (1766-1849). 20,4 : 16,8.
 Don de M. Picot-Mallet.
- 71 **Femmes au bain, d'après François Boucher.**
 Gouache de Jacques Charlier, élève de Boucher ; 42 : 51,5 app.
 Don de M. Picot-Mallet.
- 72 **Paysage de montagne avec tempête.**
 Huile sur toile de François Diday (1802-1877), signée, à gauche en bas : « F. Diday » ; 42 : 53 app.
- 73 **Paysage. (Concours Tronchin 1853).**
 Huile sur toile de Barthélemy Menn (1815-1893) ; 67,7 : 97,5.
- 74 **Paysage de montagne.**
 Huile sur toile de François Diday, signée, à gauche en bas : « F. Diday ». 41 : 52 app.
- 75 **Femmes au bain, d'après François Boucher.**
 Gouache de Jacques Charlier, élève de Boucher ; 31 : 42.
 Don de M. Picot-Mallet.



Portrait de Mlle Henriette Rath
Peinture à l'huile par Jules Hébert.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)



Etude pour le portrait équestre de Louis XVI
Mine de plomb rehaussée à la craie, sur papier bleu,
par Louis-Auguste Brun, dit « Brun de Versoix ».

(Propriété de la Classe des Beaux-Arts, Genève.)



L'avalanche (Concours Calame 1887)

Crayon aquarellé sur papier blanc, par Ferdinand Hodler.

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)



Médaille commémorative,

par A.-Jules Bovy-Melly, frappée à l'occasion du vingtième anniversaire de la fondation de l'Athénée, en 1881. (Bronze.)

(Propriété de la Société des Arts, Genève.)

- 76 Portrait d'homme, de profil à gauche.**
Lavis à la sépia de Jean-Jacques-Laurent Agasse (1767-1849) ;
26,3 : 36,7.
D'origine écossaise, élève de David et de Vernet. A travaillé
avec A.-W. Töpffer et F. Massot. Spécialiste de l'étude des
animaux.
Don de M^{me} Théodore de Saussure.
- 77 Paysage au bord d'une rivière.**
Fusain et aquarelle rehaussé à la gouache sur papier blanc de
François Furet (1842-1919), date à gauche en bas : « 1879 ».
Signé à droite en bas : « Fs. Furet » ; 26,4 : 20,1 app.
Legs de M. A. Du Mont.
- 78 Portrait de Jacques Morin, buste de trois-quarts.**
Mine de plomb de Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867) ;
17 : 13.
Don de M. Antoine Thomeguex.
- 79 Marine à Venise.**
Huile sur bois de Marguerite Massip ; 22,5 : 14.
Don de M^{lle} Reibold de la Tour.
- 80 Etude pour le portrait équestre du comte d'Artois.**
Dessin à la mine de plomb et sépia de Louis-Auguste Brun
(1758-1815), (dit Brun de Versoix) ; 33,4 : 21 app.
- 81 Marine.**
Aquarelle et rehauts de gouache de Jules Crosnier (1843-1917).
Signé et daté au centre, à la plume : « Jules Crosnier, 1891 » ;
27,3 : 37.
- 82 Scène de moissons.**
Aquarelle et rehauts de gouache de Jules Crosnier (1843-1917).
Signé et daté à droite en bas, à la plume : « Jules Crosnier,
1891 ».
- 83 Portrait de M^{me} G...-L...**
Pastel d'Edouard-John Ravel (1847-1920), élève de Barthélemy
Menn et de van Muyden. Signé à gauche en bas : « E. Ravel,
1890 » ; 97,5 : 71,8.

- 84 Herminie revêtant l'armure de Clorinde.**
 Plume, sépia et rehauts de gouache de Julien de Parme (1736-1799), (dit Julien-Jean Antoine). Signé à droite en bas et daté : « Julien de Parme, 1775 » ; 38 : 30.
 Porte l'indication : « Le tableau ayant appartenu au duc de Nivernais portait 8 pieds de hauteur sur 6 de largeur.
- 85 L'entomologiste et botaniste Charles Bonnet (1720-1793).**
 Buste en terre cuite par Jean Jaquet (1765-1839).
- 86 Tête de femme.**
 Mine de plomb et sanguine sur papier saumon, de Serge Pahnke ; 30 : 23.
 Acquis par la Classe des Beaux-Arts.
- 87 Le professeur Alphonse de Candolle (1806-1893), président de la Société des Arts de 1852 à 1871.**
 Buste en terre cuite de Hugues Bovy (1841-1903).
- 88 Mouettes dans la rade de Genève.**
 Pastel rehaussé à la gouache de Jules Crosnier (1843-1917). Signé, à droite en bas : « Jules Crosnier » ; 33,9 : 53,5.
 Don de M. Ed. Des Gouttes.
- 89 Portrait d'une jeune femme.**
 Lavis à l'encre de Chine de Firmin Massot (1766-1849). 21 : 17.
 Don de M^{me} Adèle de Geer.
- 90 Portrait du colonel Charles-Henri Bontems (1786-1842).**
 Huile sur bois de Joseph Hornung (1792-1870), signée à gauche en bas : « J. H., 1836 » ; 40 : 34.
 A figuré à l'exposition nationale suisse en 1896, à Genève.
 Don de M. le colonel Ch. Bontems.
- 91 Débarquement au Jardin anglais.**
 Aquarelle de Gustave de Beaumont ; 16,3 : 27,7.
- 92 Etude de tête d'homme de trois-quarts gauche.**
 Sanguine attribuée à Paul Caliari (dit Véronèse) (1528-1588) ; 17,9 : 13,3 app.

- 93 **Portrait d'Abraham-Louis-Théodore Constantin (1785-1855).**
Pastel de M^{me} Couronne-Durand (1810-1897) ; 85,5 : 71,5.
Don de l'auteur.
- 94 **Portrait ovale de M^{me} Marie Du Pan, née Faesch.**
Mine de plomb et crayon aquarellé de M^{me} L'Hardy-Dufau ;
datée, à gauche en bas : « 1859 » ; 29 : 22,9.
- 95 **Portraits d'inconnus.**
Aquarelles bernoises du XVIII^e siècle ; 15 : 11.
Don de M^{me} Théodore de Saussure.
- 96 **Paysanne en train de boire.**
Aquarelle de Jacques-Alfred van Muyden (1818-1898). 90 : 135.
- 97 **Portrait d'Adrien Rival.**
Dessin au crayon de Jean-Léonard Lugardon (1801-1884) ; 23 : 15.
Porte l'inscription, en bas à droite : « A. Rival, Rome 1825 » ; en
haut : « ce croquis d'Adrien Rival, d'une ressemblance extra-
ordinaire a été fait par Lugardon, à Rome, en 1825 ».
- 98 **La bataille de Morgarten (Concours de 1859).**
Fusain rehaussé à la gouache et à l'huile sur papier chamois,
de François-Louis-David Bocion. Signé et daté à droite en bas :
« F. Bocion, 1859 ». 56,8 : 46,2.
- 99 **Etude d'un enfant s'allaitant.**
Dessin au crayon de Jacques-Alfred van Muyden (1818-1898),
d'après un maître de la Renaissance italienne. Signé à gauche
en bas d'un monogramme : « A. v. M. ». 26,7 : 20,5 app.
Don de M. H. van Muyden.
- 100 **Paysage (Le lac Léman au-dessus de Vevey ?).**
Aquarelle d'André Engel. 74,8 : 54,5 app.
- 101 **« Je vante le repos de la vie champêtre » (Horace).**
Peinture de Ferdinand Hodler (1853-1918). 20 : 30 app.
- 102 **L'avalanche (1887).**
Crayon aquarellé sur papier blanc de Ferdinand Hodler (1853-
1918). 32,7 : 24,2. (Voir illustration.)

- 103 Le meunier, son fils et l'âne. (Concours Diday 1882.)**
 Plume à la sépia, lavée, sur papier blanc, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 25,4 : 33,5. Dessin justificatif pour le concours Diday.
- 104 Soir d'automne. (Concours Calame 1869.)**
 Dessin à la plume et crayon de couleur, sur papier, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 25,3 : 32,3 app.
- 105 Nu debout, étude pour la vérité (vers 1902).**
 Mine de plomb et crayon de couleur rouge, plume et pinceau à l'encre de Chine sur papier, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 35 : 21,2.
 Acquis par la Classe des Beaux-Arts.
- 106 Le lac Léman, vu de Chexbres. (Concours Calame 1895.)**
 Mine de plomb et crayons de couleur aquarellés et rehaussés à la gouache, sur papier blanc au carreau, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 25,1 : 32,5.
- 107 Tableau d'animaux. (Concours de 1855.)**
 Huile sur toile d'Albert Lugardon (1827-1909). Signée à gauche en bas : « Albert Lugardon ». 72 : 47.
 Don de l'auteur.
- 108 Vision (1889). (Concours Calame 1889, 3e prix.)**
 Mine de plomb rehaussée d'encre de Chine, sur papier, de Ferdinand Hodler (1853-1918) ; 44,3 : 59.
- 109 Chevaux sautant une barrière.**
 Lavis à la sépia sur papier, de Jacques-Laurent Agasse (1767-1849). 20 : 25,8.
- 110 Nature alpestre (1883).**
 Plume à la sépia, sur papier chamois, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 24,2 : 33,2.
- 111 Calvin, recteur (1884).**
 Lavis à l'encre de Chine, sur papier beige, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 26,9 : 34.

- 112 Grütli moderne (1888).**
Mine de plomb estompée, sur papier blanc, de Ferdinand Hodler (1853-1918). 40,4 : 50,9.
- 113 Paysage d'hiver.**
Dessin à la plume sur papier blanc, de Pauline de Beaumont (1846-1904), fille du peintre Gabriel de Beaumont. 28 : 35 app.
- 114 Paysage avec couple et animaux.**
Lavis à la sépia sur papier blanc, de Pierre-Louis De la Rive (1753-1817). Signé et daté à gauche en bas : « De la Rive, 1797 ». 56 : 75 app.
- 115 Etudes de chiens de chasse.**
Lavis à l'encre de Chine rehaussé à la gouache, sur papier bleu, de Louis-Auguste Brun (1758-1815), (dit Brun de Versoix). 28 : 23 app.
Don de M. de Constant.
- 116 Chute de la Valserine dans le Rhône près de Bellegarde.**
Aquarelle de Jean-Antoine Linck (1766-1843), paysagiste et graveur à l'eau forte. Signé au centre en bas : « Jn. Ant. Linck ». 37,4 : 47,7.
Don de M. Théodore de Saussure.
- 117 Etudes de chiens de chasse.**
Lavis à l'encre de Chine rehaussé à la gouache sur papier bleu, de Louis-Auguste Brun (1758-1815), (dit Brun de Versoix). 25,7 : 33,2 app.
Don de M. de Constant.
- 118 Paysage.**
Aquarelle ovale sur papier, de François-Auguste Ravier (1814-1895), dessinateur et peintre, ami de Corot. 26,4 : 37,2 app.
- 119 Cartel Louis XV.**
en bois sculpté polychrome et doré, d'auteur inconnu.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	5
Le Palais des ombres	9
Naissance de l'Athénée	25
Catalogue des pièces exposées dans les salons	35



